

MAI 1894

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



CHAUDRONNERIE HYGIÉNIQUE

Bi-Métal Cuivre-Argent

SUPPRIMANT L'ÉTAMAGE

Brevets Ed. Martin, France et Etranger

Dépôt : 13, RUE DES PETITES-ÉCURIES, PARIS

Magasin de vente : BOULEVARD DES ITALIENS, 5



1887, 1888, 1889, 1892

Aux Expositions de Paris, Londres, Barcelone, Bruxelles, etc.



Les médecins et les hygiénistes ont toujours été unanimes pour attribuer l'origine et l'aggravation d'un grand nombre de maladies, à l'absorption lente et continue du plomb contenu dans l'étamage des ustensiles de cuisine.

On le sait, on le lit partout, jusque dans les faits-divers, et cependant rien de sérieux n'avait été fait jusqu'ici pour remédier à ce danger certain d'empoisonnement, qui est une question de sécurité publique.

Il fallait évidemment supprimer la cause, c'est-à-dire l'étamage ; mais le cuivre lui-même est un toxique sous divers états, et, d'un autre côté, on ne pouvait songer à le remplacer par un métal moins dangereux, par cette raison bizarre d'usage et de tradition qui fait qu'une batterie de cuisine qui n'aurait pas les tons chauds et brillants du cuivre rouge ne serait pas une vraie batterie de cuisine et qu'elle aurait, dès lors, peu de chance d'être adoptée.

La chaudronnerie bi-métallique, cuivre et argent, a résolu le problème. A l'étamage on a substitué l'argent fin ; non pas à la façon d'une argenterie, mais au moyen d'une incorporation, pour ainsi dire, d'argent avec le cuivre, par des procédés qui font des deux métaux un seul métal.

Ce nouveau système breveté n'a aucun des inconvénients de l'ancien, et voici, sous divers rapports, les avantages qu'il présente :

Au point de vue de l'hygiène : Innocuité complète. Plus d'oxydation possible, plus d'empoisonnement à redouter. Résultat capital qui constitue la valeur réelle de l'innovation et impose aux familles prudentes et aux établissements soucieux de la santé de leur clientèle, l'emploi exclusif des ustensiles bi-métalliques.

Au point de vue culinaire : Les mets, le beurre et les assaisonnements gardent intacte leur saveur propre et ne peuvent ni brûler, ni attacher, ni prendre ce que les cuisinières appellent : un goût de grailon.

Au point de vue de l'aspect : Rien de changé pour l'œil, ni dans les habitudes ; c'est toujours la casserole classique de cuivre rouge et toute la série des ustensiles usuels, mais avec la physionomie plus gaie, que donne l'éclat vif et blanc de l'argent, succédant au reflet terne et gris de l'étain.

Au point de vue du confortable : La casserole, les plats, etc., relégués jadis à la cuisine, peuvent désormais, avec leur toilette d'argent fin, figurer honorablement sur les tables.

Enfin, **au point de vue de l'économie :** Si la différence de prix est assez sensible, il ne faut pas oublier que la chaudronnerie bi-métallique est d'une longue durée, qu'elle se recure en un instant (1) et que le coût répété des rétamages et du temps perdu à vite fait de rendre une casserole étamée plus chère encore qu'une casserole bi-métallique cuivre et argent.

Dans ces conditions, la supériorité de la chaudronnerie hygiénique est assez indiscutable sous tous les rapports, et les services qu'elle est appelée à rendre sont assez évidents pour que ses créateurs puissent espérer qu'elle sera favorablement accueillie et adoptée avec empressement.

(1) Pour nettoyer, passer à l'eau chaude et frotter avec vieux linge et blanc d'Espagne.

ORKIDÉE

(Essence concentrée) PARFUM A LA MODE

Suavité, Fraîcheur, Persistance

ORKIDÉE

(Eau de Toilette) PARFUM A LA MODE

Santé et Fraîcheur de la Peau

ORKIDÉE

(Savon) PARFUM A LA MODE

Blancheur, Velouté et Fraîcheur de la Peau

ORKIDÉE

(Sachets pour le linge) PARFUM A LA MODE

Hygiène, Antiseptique et Santé

LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré — PARIS

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]

Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [200 gr. environ] 6 fr., petit modèle [100 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

FABRIQUE D'EVENTAILS

HTE TEMPLIER

Successeur de la M^{me} V^{ve} BETHMONT
Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'entresol
PARIS



Exposition universelle 1867
Médaille de 1^{re} classe.
LE HAVRE 1868.

ÉVENTAILS FANTAISIE
EN TOUTS GENRES

S. G. D. G.

SPECIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS

Ecrans et feuilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth

HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUTS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

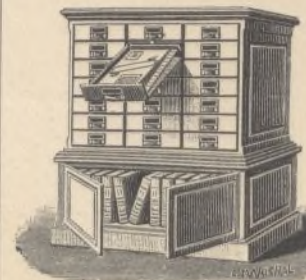
Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

AUX FORGES DE VULCAIN, PARIS

E. CHOUANARD, Ingénieur
3, rue Saint-Denis
ATELIERS : 18, RUE DU CLOITRE-NOTRE-DAME

CLASSEURS DE CORRESPONDANCE
(FABRICATION FRANÇAISE)

Nouveau système perfectionné breveté s. g. d. g.
Classement et recherches rapides des lettres, factures, par ordre alphabétique et chronologique. — PRIX : depuis 4 francs.
Avec nos sous-répertoires brevetés, chaque correspondant peut avoir son dossier. Le "Classeur Chouanard" possède seul ces avantages.



CARTONS CLASSEURS

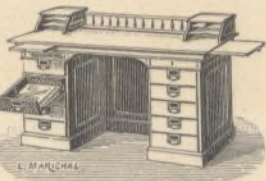
Le plus perfectionné et le meilleur marché de tous les classeurs.

BUREAUX-CLASSEURS



BUREAU MODERNE (Prix)

Longueur	1 ^{er} 20	1 ^{er} 35	1 ^{er} 50	1 ^{er} 65
Article soigné	500	600	675	
Article ordinaire	250	280	305	



Sur demande, envoi franco du Catalogue.

La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues ; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{me} m^{me}.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (France, comme mandat-poste de 20 fr. 85.)

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Papeteries du Marais.

Douzième Année.

Deuxième série. — N° 50.

FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1894



DANS LES LILAS

PAR ALBERT AUBLET.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Le dernier tournant, par PIERRE GAVARNI. — *L'arrivée du Favori*, par G. WERTHEIMER.

Dans les Lilas, tableau de A. AUBLET.

La Vie artistique : l'Exposition de Marie-Antoinette et son temps ; l'Exposition des œuvres de Steinlen ; A travers les deux Salons, par ARMAND DAYOT.

Au Musée de Versailles, par A. D. — Portraits de Madame Victoire et de Madame Marie-Adélaïde, filles de Louis XV, par NATTIER.

Les Livres, par T. G.

Grande Question, Petit Roman, par JULES SIMON, de l'Académie française ; illustrations en couleurs de G. RÉCIPON.

Un Peintre de Figures au XVIII^e Siècle, J.-E. Liotard, par ARMAND DAYOT ; illustrations en sanguine de LIOTARD.

Étude de Slave, par EDOUARD ROD ; illustrations en couleurs de GEORGES AMIGUES.

Tendres Pensées, poésie, par JÉRÔME DOUCET ; illustration en couleurs de ARTHUR W. HEAD.

L'Aventure de Casimir, par CH. DE COYNARD ; illustrations de E. COTTIN.

COUVERTURE : *Fleurs de Mai*, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

La Vie artistique

L'exposition de Marie-Antoinette et son temps. — L'exposition des œuvres de Steinlen. — A travers les deux Salons.

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'Exposition de Marie-Antoinette et son temps sera encore ouverte dans les galeries Sedelmeyer, rue Larocheffoucauld, et nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs d'aller visiter ces reliques du siècle passé, avant que l'héroïque comité qui a réussi à les rassembler en si peu de temps les ait restituées aux collectionneurs qui ont consenti à s'en dessaisir pendant quelques semaines. C'est bien à dessein que nous avons employé le mot reliques, car ce sont surtout les *souvenirs personnels* compris dans cette exhibition, et d'ailleurs très habilement présentés, qui attirent davantage l'attention du public, malgré quelques intéressantes peintures et surtout quelques beaux bustes de l'époque, entre autres ceux de Cagliostro et de la Guimard... Mais que de lacunes dans toute cette partie iconographique ! et que l'occasion était belle de nous faire voir, même d'après de simples estampes originales, les grandes figures du temps, au lieu de meubles d'un aspect parfois douteux et de pièces d'horlogerie d'un intérêt un peu spécial. Quoi, pas un portrait de Mirabeau ! pas une esquisse d'Alexandre Lameth ! pas un profil de Barnave !... Mais, au fait, MM. les membres du comité d'organisation pouvaient-ils mieux faire, n'ayant devant eux que quelques semaines pour cueillir la fleur artistique et documentaire de cette charmante et sinistre époque ?

Quoi qu'il en soit, il y a de bons moments à passer au milieu de ces *souvenirs personnels*, d'un intérêt si suggestif, d'un aspect si évocateur, de ces *tableaux*, de ces *dessins* (il en est de merveilleux, signés Moreau le jeune), de ces *sculptures*, de ces *bijoux*, de ces *miniatures*...

M. Germain Bapst a écrit en tête du catalogue une préface qui est une sorte de résumé très substantiel de l'enfance, de la vie royale, de l'agonie et de la mort de l'infortunée reine. On ne peut lire ces quelques pages sans ressentir une profonde émotion, et dès lors chacun des *souvenirs personnels*, qui donnent à cette exposition un caractère si touchant, s'offre au regard sous un aspect tout particulièrement attendrissant.

Aux amateurs des transitions brusques et des contrastes franchement accusés, j'indiquerai la Bodinière, au sortir des galeries Sedelmeyer. Le chemin est court.

Après avoir admiré les pastels de Kocharsky, les peintures sucrées de Madame Vigée-Lebrun, les gouaches de van Blarenbergh, les crayons de Moreau le jeune, représentant les pastorales enrubannées de Trianon... ils éprouveront, sans doute, une sensation d'art d'une intensité assez pénétrante en se trouvant brusquement devant les beaux dessins de Steinlen, sujets navrants inspirés par toutes les misères sociales de la vie présente et qui, sous forme d'affiches, de croquis cruels, d'illustrations puissantes... se déroulent comme une fresque douloureuse sur les murs de la gentille Bodinière. Parfois, cependant, dans les *petites scènes de tous les mondes*, une note joyeuse éclate et éclaire cet ensemble lugubre, comme un rayon de soleil la façade d'un hôpital ou le mur d'une prison.

Je ne puis que signaler cette exposition des dessins de Steinlen, qui est, sans contredit, l'un des plus spirituels, des plus puissants et des plus émus parmi les illustrateurs de « la vie qui passe. »

Pour donner aux lecteurs du numéro du *Figaro illustré* du mois de mai notre opinion personnelle sur les deux Salons, nous sommes obligé (la tyrannie de notre tirage le veut ainsi) de pénétrer avant le 15 avril dans les palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, et de noter nos impressions au milieu de la poussière des salles et de la cohue affairée des placeurs.

Ce qui suit n'est donc pas un jugement définitif, ni même une revue complète, mais un aperçu rapide, une suite de notes prises au courant du crayon et qui auront le mérite d'avoir été, sinon publiées les premières sur le sujet, du moins dictées en dehors de toute influence.

La première impression produite par les envois du Salon des Champs-Élysées est vraiment pénible. Le triomphe de l'invasion

étrangère s'accroît encore davantage cette année. Seuls, parmi les exposants français, les chevronnés résistent encore, et quelques-uns avec succès, mais je ne découvre parmi les nouveaux venus aucune œuvre originale, aucun effort personnel témoignant d'une réelle puissance. Partout la vulgaire course aux médailles, partout la puérile chasse aux récompenses. Partout la plate imitation des maîtres pour flatter leur vanité et gagner leurs suffrages !

M. Edouard Detaille a abandonné cette année la peinture militaire sans pour cela renoncer au motif héroïque. La grande toile où il représente, sous ce titre : *Les victimes du devoir*, de braves pompiers trouvant la mort au milieu des flammes, aura un grand et légitime succès. Il y a dans cette importante composition une émotion réelle et un souci très sincère de la vérité. Le portrait de M. Poubelle est vraiment superbe, et on s'explique très difficilement que le conseil municipal de la Seine se plaise à causer tant d'ennuis à un préfet si décoratif.

Les tableaux militaires foisonnent. La plupart, bien entendu, sont inspirés par l'épopée impériale et enrichis de légendes découpées dans les mémoires de Marbot, de Macdonald, de Moreau de Jones... Presque tous sont... médiocres. Mentionnons cependant la *Mort de Lannes*, de Boutigny.

Voici une toile d'une jolie couleur décorative dans son maniérisme préraphaélitique, signée Bridgman, et une composition d'un grand caractère, signée Weeks et empruntée à la vie des nomades en Asie. Bonnat expose un plafond représentant Apollon chassant la nuit et qui, comme toutes les œuvres de cet artiste, sera discuté. A vrai dire, je préfère ce maître dans le portrait. Ce dernier genre convient mieux à la solidité de sa facture et à la précision volontaire et parfois un peu brutale de son dessin. La peinture de plafond est un art tout spécial qui doit être fait de nuances subtiles et où le pinceau doit se promener avec une infinie légèreté. Le spectacle d'une peinture massive et lourde inspire toujours un vague sentiment d'inquiétude à celui qui la sent peser sur sa tête.

Raphaël Collin expose une femme nue d'une exécution très remarquable. C'est, à mon avis, l'œuvre la plus réussie de cet intéressant artiste qui nous montre aussi un joli portrait de fillette.

Les bons portraits sont d'ailleurs assez nombreux, et je mentionne volontiers ceux de M. Carnot par Chartran, de Georges Clerc par Axillette, de Jules Simon par Schommer, de Victorien Sardou par Karl Cartier, un ravissant portrait de jeune femme par Benjamin-Constant, un portrait de vieille femme (un vrai petit chef-d'œuvre), par M. Baschet, une réunion de personnages en plein air, par Bordes... puis une toile d'un bel aspect tragique « le défilé de la hache », par Paul Buffet...

Citons aussi deux grandes compositions très lumineuses signées des noms de MM. Gervais et Rochegrosse : *Le chevalier aux fleurs*, *Le jugement de Paris*...

Les deux clous du salon du Champ de Mars où l'effort, il faut le reconnaître, est plus personnel, seront : *La vie de Jésus* de M. James Tissot, représentée par une suite nombreuse d'aquarelles, œuvre considérable et du plus haut intérêt. C'est un chemin de la croix exécuté avec une conscience étonnante par un artiste de grande valeur... Puis les panneaux de Puvis de Chavannes pour l'Hôtel de Ville.

J'appelle aussi l'attention du visiteur sur le Christ mystérieux de Dagnan-Bouveret, sur les toiles de Roll, d'Ary Renan, de Stevens qui expose un pur chef-d'œuvre, *La femme en jaune*; de René Menard, de Cottet, de Béthune, de Carolus-Duran, de Dubufe, de Maurice Chabas, de Dauphin, de Binet, de Dinet, de Jean Gounod, de Duez, de Jeannot, de Sargent qui expose un délicieux portrait de femme, d'Helleu qui expose une grande toile décorative d'un réel intérêt : *Les grandes eaux de Versailles*; d'Agache, de Madame Madeleine Lemaire, de Jean Béraud, de Point, de Moore, de Friant, de Muenier, de Blanche, de Georges Hugo, de Zorn, de Kuehl, de Monod, de Besnard, de Montenard, de Thaulow, de Checa, de Rixens, d'Alexander, d'Hawkins... etc., etc.

Un bon point à Allan Osterlind pour ses belles aquarelles.

Mentionnons aussi à la sculpture les envois de M^{lle} Camille Claudel, de Dalou, de Walgren, de Bartholomé, d'Escola, de Desbois,

ARMAND DAYOT.

L'ATTIQUE DE CHIMAY

L'heure est belle pour faire le voyage de Versailles. Le ciel est clair, la brise chargée des pénétrantes odeurs des sureaux et des lilas, les gaies collines de Sèvres et de Meudon semblent se fondre dans un lumineux frisson, les ormes centenaires du grand parc dressent dans l'air bleu leurs panaches feuillus, et les charmillles ont revêtu leur robe verte, les mystérieuses charmillles aux capricieux méandres où furent

Voici un charmant programme de journée que nous nous permettons de recommander aux heureux de ce monde qui peuvent librement disposer des heures fugitives de la vie et qui ont le bon goût de croire que, par ces beaux jours de printemps, il est encore d'agréables moments à passer hors des serres chaudes des Champs-Élysées et du Champ de Mars, dans la cohue des amateurs d'art. Donc : tout d'abord une promenade apéritive au petit Trianon, un bon déjeuner aux Réservoirs, une lente flânerie autour des bassins de Neptune, de Latone et d'Apollon... le temps de fumer un bon cigare... puis une halte prolongée dans la fraîcheur reposante de la salle 174.

Et cette bonne après-midi passée, le voyageur, en reprenant le

Et cette bonne après-midi passée, le voyageur, en reprenant le



MADAME VICTOIRE, PAR NATTIER.



MADAME MARIE-ADÉLAÏDE, PAR NATTIER.

Les portraits des filles de Louis XV, des princesses qui vécurent à Versailles, sont à leur vraie place en leurs cadres fleurdelisés. Voilà

A. D.

Les opinions se sont partagées sur l'opportunité de la publication par le prince de Joinville de ses *Vieux souvenirs*, édités par Calman-Lévy; certains rigoristes ont pensé qu'un prince de famille royale dérogeait en montrant, de son vivant, ses aïeux les plus augustes sous des aspects trop familiers, sans compter les contemporains de sa lon-

gue existence. Mais le public, qui recherche avant tout son plaisir, n'a que faire de ces scrupules, auxquels d'ailleurs ne s'est point arrêté le princier chroniqueur. Sans doute aussi le prince de Joinville a été atteint de cette fièvre documentaire qui pousse les plus honnêtes gens du monde à publier, sur les personnages qu'ils vénèrent, et sur eux-mêmes, des choses qu'il vaudrait mieux taire, et cela parce que, lorsqu'on possède un document, on est tenu de le produire, afin de contribuer à l'œuvre de vérité historique. Les *Vieux souvenirs* sont accompagnés de dessins tirés des albums du prince et qui ne sont pas un des moindres attraits de ce volume.

Autre document : *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran* où M. Pierre de Croze a recueilli et commenté de nombreuses lettres qui nous montrent un couple aimable, uni par une liaison et une fidélité touchantes, traversant toutes les phases de l'émigration. C'est un gracieux tableau de genre, évoquant à chaque page le souvenir des sentimentales estampes du XVIII^e siècle, mais l'intérêt est un peu mince.

La librairie Plon et Nourrit continue la série si intéressante pour le public et si fructueuse pour elle, des mémoires concernant le premier empire. Aujourd'hui c'est le *Maréchal Oudinot* qu'elle nous présente : tel est du moins le titre apparent du volume. Mais, en réalité, ce sont la plupart les mémoires de Mademoiselle de Coucy, devenue maréchale duchesse de Reggio, issue de famille royaliste, restée royaliste de cœur sous l'empire, et qui, jeune, aimable et dévouée, a certainement usé de son influence sur le vieux guerrier pour lui dicter sa conduite lors du retour des Bourbons, et lui inspirer son dévouement à une cour où la jeune duchesse devenue dame d'honneur de Madame la duchesse de Berry, reçut un si brillant accueil.

Dans la première partie du volume, le marquis Costa de Beauregard, avec, sans doute, une secrète pudeur et le désir de pallier les faiblesses dernières du maréchal, a résumé la part glorieuse qu'a prise Oudinot dans l'épopée impériale, ses trente-deux blessures, ses traits de bravoure, son indomptable énergie. C'est, sans contredit, la meilleure partie de ce livre.

Avant que M. Zola ait meurtri de sa main pesante cette fleur de montagne, si tendre et si parfumée qui s'appelle la légende de *Bernadette de Lourdes*, M. Emile Pouillon a voulu la montrer dans toute sa séduction mystique : son œuvre, écrite dans une forme nouvelle, ou plutôt renouvelée des mystères du XIV^e et du XV^e siècles, présente un mélange de réalité et de rêve, une simplicité dans le merveilleux qui révèlent autre chose que l'art de l'écrivain, car on y sent l'émotion de la foi sincère. Ce volume est édité par la librairie Plon.

La muse qui trotte, c'est la muse de Jacques Normand, alerte, parisienne, digne d'être peinte par Jean Béraud. Dans ce petit volume, qui paraît en ce moment chez Calman-Lévy, cueillons pour le charme de nos lecteurs *Les fleurs* que voici :

Jetant leur fantaisie exquise de couleur
A l'étalage des fleuristes,
Elles sont tour à tour ou joyeuses ou tristes...
Les fleurs.
Joyeuses, elles vont porter les mots frôleurs
A l'oreille des bien-aimées,
Disant bonheur, espoir, ivresses enflammées
Les fleurs.
Tristes, elles s'en vont mourir, vagues pâleurs,
Dans la nuit des tombes glacées,
Disant désespoirs, deuils, soupirs, âmes blessées...
Les fleurs.
Joyeuses, elles vont par groupes enjôleurs
Briller en nos fêtes frivoles,
Disant luxe, plaisir, insouciances folles...
Les fleurs.
Tristes, avec novembre elles viennent en pleurs
Dire les chers anniversaires,
Les souvenirs aimés et les regrets sincères...
Les fleurs.
Ainsi, s'associant aux chagrins, aux douleurs,
Suivant que le veut notre envie,
Elles sont nos témoins et nos sœurs dans la vie,
Les fleurs!

Sous la forme d'une affabulation romanesque où se déroulent, tracés de main de maître, d'admirables tableaux de la vie et des misères des humbles, J.-H. Rosny expose et veut résoudre le douloureux problème des inégalités sociales. Le titre de son roman : *Impérieuse bonté*, indique qu'il cherche cette solution dans la pitié et la miséricorde. En opposition avec l'individualisme qui nous ramène, par de brutales secousses, à l'état barbare, et n'est qu'une forme généralisée de l'égoïsme, il prêche l'altruisme, c'est-à-dire la recherche et la compréhension de ce que pense et de ce que souffre autrui. Il ne méconnaît pas les obstacles pratiques que rencontre sa doctrine, car la bonté est une difficulté intellectuelle, un travail de toutes les délicatesses nerveuses et peu de gens ont la force de volonté nécessaire pour s'y livrer. C'est une œuvre que devraient méditer les heureux de ce monde.

Sur les routes d'Asie (Armand Colin, éditeur) contient le récit des recherches historiques et artistiques de M. Gaston Deschamps, ancien élève de l'école d'Athènes, à travers les provinces asiatiques de l'empire Ottoman. Ce volume, outre ses qualités littéraires et descriptives, est riche en renseignements de toute nature sur des régions peu connues des voyageurs, car elles sont placées en dehors des itinéraires des agences Cook.

Nous retrouvons dans *Au pays des cigales*, de M. Georges Beaume, une nouvelle, *Le Maire*, dont le *Figaro illustré* a eu naguère la primeur. D'autres récits complètent ce volume, empreint d'une saveur languedocienne et d'un charme rustique qui constituent la note particulière du jeune talent de M. Georges Beaume. Le livre est édité par la librairie Plon.

La femme intime, titre affriolant et suggestif, sous lequel notre collaborateur et ami Ferdinand Bac a réuni un choix de dessins inédits où il montre les aimables dessous de la galanterie parisienne. Comme le dit fort bien Marcel Prévost dans la préface qui accompagne cet album, Bac a su y décoller gracieusement, sans la dévêtir, la femme moderne.

Une perle de plus dans l'écrin, déjà si riche, de la collection Guillaume : *L'Avril*, de Paul Marguerite, un petit roman, doux et tendre, qui se noue et se dénoue aux rives d'azur de la Riveira. Les illustra-

tions sont de Marhold, Picard et Mittis. L'édition cartonnée est ornée, sur le plat, d'une marque peu commune, une tête de Gorgone frappée en relief et en or et qui sert à distinguer cette série, dite édition Euryale.

Les *Causes grasses et causes salées* continuent la série de ces « Tribunaux comiques » qui ont fait la réputation de Jules Moinaux. C'est un art tout particulier que celui de Jules Moinaux, quelque chose entre la sténographie et le dessin au trait; sans artifice apparent, sans basse bouffonnerie, sans recherche de style, avec une étonnante simplicité de moyens et une rare précision de termes, il obtient des effets d'un suprême comique. Les illustrations de notre collaborateur E. Cottin, dessinées sous les yeux de l'auteur, complètent et commentent ce volume, gaulois et gai, qui nous console des Ibsen et des Björnstjern Björnson, suédois tristes.

T. G.

LIVRES RÉCEMMENT PARUS :

Barabbas. Vision du Grand Drame de l'humanité, par Marie Corelli. (Henri Gautier, éd.)

Le Chemin de Damas, par Léon de Tinseau, 5^e éd. (Calman-Lévy).

Secret de famille, par Paul Labarrière (Calman-Lévy).

Jeanne de Mauguet, par Claude Vignon, nouvelle édition (Calman-Lévy).

Le Roman de Gênevotte, par Gustave Guesviller (Calman-Lévy).

Le *Tout-Paris*, édition de 1894, est actuellement en vente. Cet intéressant et utile recueil, aujourd'hui à sa dixième année, renferme les noms et adresses d'environ 30.000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la haute bourgeoisie, au clergé, à la magistrature, au monde politique et littéraire, à l'armée, etc., etc. C'est l'annuaire par excellence de la société parisienne.

Les renseignements qu'il contient sont classés par noms et par rues et sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, tenu à jour.

Le tout forme un beau volume in-8^o relié, du prix de 12 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, chaussée d'Antin.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

1^{re} itinéraire. — 1^{re} classe 86 francs. — 2^e classe 63 francs. Durée : 30 jours. Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou par Angers, via Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire peut être effectué, sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

2^e itinéraire. — 1^{re} classe 54 francs. — 2^e classe 41 francs. Durée : 15 jours. Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial G. V. n° 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et vice versa.

Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz), aux bureaux succursales de la compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

LE FIGARO-SALON DE 1894
PAR CHARLES YRIARTE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS du format 42x62 des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », les trois premiers fascicules :

- N° 1. — Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) : grande prime double en couleur : *Napoleon à Wagram*, par H. DUPRAY.
N° 2. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : grande prime double en couleur : *Bonaparte reçu par les religieux du Mont Saint-Bernard*, par JULES GIRARDET.
N° 3. — Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) : grande prime double en couleur : *Tendre aveu* (M^{lle} Littini et M^{lle} Barriaux, de l'Opéra), par P. CARRIER-BELLEUSE.

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

Souscription aux six fascicules : franco, 13 fr. 50

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Roussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



Grande Question Petit Roman

PAR JULES SIMON

Vous dites, mon cher ami, que tous les hommes ont eu leur roman, et vous me demandez de vous raconter le mien. Cela doit être si loin, me dites-vous avec politesse, qu'il n'y a plus d'indiscrétion à solliciter une confidence. Fort bien. Je vous fais donc cette courte confidence, et je vous avoue qu'elle m'est pénible : c'est que j'ai longtemps désiré d'avoir un roman, et que je n'en ai jamais eu. Je suis comme un grand ami des champs et de la verdure, qui aurait voulu vivre au bord d'une rivière, et qui est condamné par le sort à demeurer dans une petite ville, à travailler toute la journée devant un petit bureau, dans une petite chambre. Si vous voulez, à la place de mon roman, qui n'existe pas, je vous dirai celui de Noël Armel, auquel j'ai été mêlé. C'est un bien petit roman, qui pourtant remue de grandes choses.

C'était pendant les vacances de 1836. Je sortais épuisé de l'école Normale, et j'étais allé à Hennebont, auprès de ma mère, chercher un peu de repos et de bonheur.

Vous ne connaissez pas Hennebont ? — Non. — Eh bien, tant pis pour vous. C'est une petite ville très pittoresque, où l'on habite de vieilles maisons avec des escaliers en vrille et d'immenses fenêtres à petits carreaux. Nous nous promenions sur le chemin de halage du Blavet, et le but de nos excursions était l'abbaye de La Joye, très malheureusement transformée en usine. Je dis très malheureusement pour les promeneurs. J'ai rêvé bien des fois au bonheur que j'aurais éprouvé si tout à coup un bon génie avait éteint tous ces feux, fait taire tous ces fourneaux et rendu tous ces cyclopes au travail de l'agriculture. Nous n'allions pas jusqu'à la forge. Le jardin des messieurs Combes précédait l'usine et ses dépendances. Il était séparé du chemin par une haie vive. A l'angle le plus rapproché d'Hennebont, on avait ménagé un berceau de roses montantes et de chèvrefeuille sous lequel nous avions coutume de nous asseoir. La rivière passait à nos pieds avec son eau limpide, de l'autre côté s'élevait en face de nous, un double rang de collines modérées, couvertes de pommiers où paissaient de petites vaches bretonnes. On apercevait tout au fond la maisonnette du fermier avec son toit de chaume. A droite, sur la rivière, était la maison de l'éclusier. La forge était assez loin pour ne pas détruire l'impression de paix profonde qu'on ressentait en ces lieux. J'aime à décrire ce petit coin de terre où j'aurais voulu passer ma vie, et il fallait bien vous le faire connaître, car c'est là que se passe toute cette histoire.

J'y revenais souvent dans l'après-midi, mais tout seul, avec mon Platon. Je ne m'asseyais pas alors sous notre berceau, parce

que la place était prise par deux amoureux. Ils ne se gênaient pas, comme vous voyez, et les passants ne les gênaient guère. Une longue barque pontée arrivait de temps en temps ; l'éclusier ouvrait les grandes portes de l'écluse, et les deux chevaux passaient paisiblement avec leur conducteur, faisant glisser sur l'eau cette barque où vivait toute une famille. La première fois que je me promenai seul de ce côté, vers six heures du soir, je reconnus aisément les deux amis, mais je regardai du côté de l'eau pour avoir l'air de ne pas les voir.

Le jeune homme était un de mes camarades de collège, devenu ingénieur et chargé de conduire les travaux de l'usine. Il y demeurait. Il avait été jusque-là un de mes bons amis, et depuis que nous étions à Hennebont tous les deux, il était mon meilleur ami. Je n'ai pas rencontré dans le cours de ma longue vie d'homme plus aimable et plus digne d'être aimé. Je ne connaissais pas la jeune fille ! je veux dire que je n'étais pas en familiarité avec elle, mais je savais parfaitement qui elle était. Elle était venue comme moi chercher la santé à Hennebont, et il paraît qu'elle l'y avait trouvée. Elle habitait avec sa mère le premier étage de la maison de l'éclusier qui, pour gagner dix francs par mois, s'était cantonné au rez-de-chaussée avec sa petite famille. Ces deux femmes passaient toute leur vie dans cette solitude et ne venaient à la ville que le dimanche. Là, elles assistaient aux offices et faisaient de longues visites à ma mère et à ma sœur.

Ma sœur a été depuis sœur de la charité, et elle est allée mourir au Pérou, supérieure d'un hôpital qu'elle avait fondé. Elle était plus âgée que son amie. Elles étaient unies par leur ardente dévotion. Marie Moizan, car il faut que je vous la nomme, était une de ces femmes comme on rêve qu'il y en a dans le paradis. Ce n'était pas une beauté à la Murillo. Elle ressemblait aux vierges de Carlo Dolci, qu'on ne peut regarder sans se sentir apaisé et attendri. J'aurais voulu qu'il me fût possible de rester devant elle en contemplation, comme devant un tableau. Elle était pour moi plutôt un ange qu'une femme.

Mais cet ange était une femme pour Noël, et cela me remplissait de joie. Le plus jeune des messieurs Combes avait une jolie fille qui aurait fait l'affaire de mon camarade, et qui lui aurait apporté une grande fortune ; je sais qu'on y avait pensé de l'autre côté, mais l'idée de s'enrichir par un mariage n'effleura même pas ce brave cœur. Qui sait, me dit-il, en me contant son roman, qui était plutôt une idylle, s'il ne vaut pas mieux, quand on est pauvre, épouser une femme qui n'a rien ? c'est le sort de l'immense majorité des travailleurs ; ce sera le mien. Je la calomnie en disant qu'elle n'a rien, ajouta-t-il en riant. Elle a un petit bien du côté d'Auray qui rapporte 800 francs, et dont je tirerai probablement meilleur parti. Pauvre garçon ! il était gai comme le

VI. 21

printemps. Il n'avait d'autre ressource que sa place; mais il était jeune, capable, actif, et n'avait vu jusque-là la vie que par ses beaux côtés.

Je les voyais tous les jours sur leur banc, et je recommençais chaque fois mon manège pour ne pas les embarrasser; mais je jouissais de leur bonheur. Je me disais en me mettant en chemin: je vais les voir. Je ne les voyais qu'à la dérobée, mais je savais qu'ils étaient là, qu'ils étaient heureux. Je croyais deviner ce que Noël disait à sa petite sainte. Elle ne lui répondait d'abord que par sa rougeur. Et puis elle s'était accoutumée à lui parler. Il

était si doux et si bon. A présent, elle lui parlait couramment, sans trop baisser la tête, et lui disait de sa douce voix tout ce qu'elle sentait pour lui dans son petit cœur. Voilà ce que je pensais, ce que je rêvais, en poursuivant le long du Blavet ma promenade solitaire.

Un jour vint où je ne les vis pas à leur place. Je me sentis tout attristé et un peu effrayé. Qu'était-il arrivé? Je me perdis en conjectures. Je m'attardai longtemps autour du berceau. Je dépassai la maison de l'éclusier où les enfants jouaient comme à l'ordinaire. Je fus tenté de demander des nouvelles de ces dames. Puis,



en réfléchissant qu'un rendez-vous manqué, une visite ajournée n'étaient pas un événement, je me trouvai ridicule, et je retournai chez moi en reprenant courage.

Mais ils ne vinrent pas le lendemain. Pour cette fois je m'approchai de la maison du garde pour avoir des nouvelles. Ces dames avaient-elles fait leur promenade dans la journée? Non, elles n'étaient pas sorties. Étaient-elles malades? Non, elles n'étaient pas malades. Je revins à Hennebont à grands pas, et je me rendis au n° 8 de la rue Vieille où Armel demeurait. « Est-il chez lui? — Monsieur ne sait donc pas? Il est parti ce matin. — Où est-il allé? — A Vannes. — A Vannes! Pour combien de temps? — Mais je ne sais pas... Il nous quitte, monsieur. Il ne reviendra pas. Il a emporté tout ce qui lui appartient. C'est M. Velteau qui le remplace à l'abbaye. — Il n'a rien laissé pour moi? — Rien. » Je me dis aussitôt: « C'est une brouille d'amoureux. » Pourtant, cette nouvelle de la nomination de M. Velteau pouvait donner à craindre un malentendu avec les propriétaires de l'usine. Dans l'un et l'autre cas, comment ne m'avait-il rien dit, à moi, son confident en toutes ses affaires?

Je trouvai chez moi une lettre qu'il m'avait écrite de Vannes. Il avait l'âme déchirée. Il ne pouvait m'en dire davantage dans ce premier moment. Je n'avais pas à me préoccuper de ses intérêts matériels. Il avait accepté une position avantageuse qu'on lui offrait depuis longtemps. Mais sa vie était finie. Il me priait de ne lui demander aucun détail. Peut-être, plus tard, quand le temps aurait fait son œuvre, trouverait-il le courage de me conter la cause de son malheur.

Mais j'étais le frère aîné. Je pensai assez justement qu'il s'était produit quelque désaccord, et qu'une intervention prudente pourrait rapprocher les deux amants. Je résolus d'essayer, et, pour commencer, je voulus savoir de quoi il retournait. J'insistai dans ma réponse pour avoir des renseignements. Il fallut plusieurs lettres. Enfin, par les indiscrétions de ma sœur, par les propos interrompus de Madame Moizan, je devinai une partie du secret, et j'en sus assez pour obliger Armel à me dire le reste.

Voici ce qui s'était passé. Les conversations du berceau n'avaient été d'abord remplies que d'enfantillages, de ces délicieux enfantillages que les jeunes filles adorent et que les jeunes gens, tout en faisant leurs sages et leurs entendus, n'adorent pas moins qu'elles. On avait fait et défait toutes sortes de plans pour se donner, par l'imagination, le plaisir anticipé de la vie en commun. Enfin, le mariage approchant, il fallut en venir aux questions pratiques. Il y en avait que Marie traitait avec ma sœur Hermine. Il s'agissait là d'une grosse affaire, mais si amusante! avoir une jolie toilette et ne pas dépenser d'argent. L'autre affaire, qui était, celle-là, du ressort de Noël, était la question des papiers. « Il vous faudra, monsieur, un billet de confession, » dit Marie, dont la voix tremblait un peu, comme à l'approche

d'une bataille. « Je le sais, mon enfant, j'y suis résigné. — Résigné! (Avec un gros soupir.) A qui irez-vous? » Cela se dit ainsi pour: à qui vous confesserez-vous? « A qui j'irai? mais à qui vous voudrez, ma petite sainte. Voyons: il y a le curé et ses deux vicaires. Je sais déjà que j'irai au premier vicaire, M. Bidour, puisque c'est votre confesseur. — Bien, cela; mais il ne faudrait pas parler si légèrement d'une chose si grave. — Ecoutez, petite sainte, dit-il en lui prenant les mains avec une douce caresse, je ne vous ai jamais trompée; vous savez que je respecte votre foi, que je la respecterai toujours... — N'ajoutez pas que vous ne la partagerez jamais, s'écria-t-elle en dégageant une de ses petites mains qu'elle lui mit sur la bouche, comme pour arrêter des paroles qui allaient sortir imprudemment. Vous savez que vous m'avez promis de travailler à vous convertir. — Je vous ai promis, mon ange, de vous aimer et d'écouter tout ce qu'il vous plaira de me dire. Vous serez bien jolie en prêchant, et je vous préviens que je me défendrai longtemps, tout exprès pour prolonger vos leçons. — Mais non, ce n'est pas cela, dit-elle, en devenant de plus en plus grave. Je n'ai pas pris votre promesse comme une plaisanterie. Je l'ai reçue comme un engagement solennel, non pas de vous convertir, mais d'essayer de bonne foi et de toutes vos forces. Je ne demande que cela, ajouta-t-elle avec une grande émotion et en tournant vers le ciel ses yeux baignés de larmes. Je ne demande que cela, mais il me le faut. Je crois, je sais que, quand vous le voudrez fermement, vous reviendrez à nous. Je puis vivre en paix avec... avec un homme dont la conversion est assurée. Mais avec un incrédule endurci et déterminé, je ne le puis. Je ne pourrai jamais, » s'écria-t-elle en poussant un sanglot. Noël, en présence de cette douleur qui éclatait avec tant de force, se trouva troublé et effrayé. Il se demanda un instant, comme dans un éclair, si la discussion qui commençait ainsi ne durerait pas toute leur vie. Puis il la regarda, et il sentit dans son cœur que tout lui était possible, excepté de la rendre malheureuse. Qu'auriez-vous fait? Ce qu'il fit lui-même probablement. Il lui baisa les mains avec passion et promit tout ce qu'elle voulut. « Mais je ne promets que d'essayer, » ajouta-t-il par un honnête scrupule. « Cela me suffit, » cria-t-elle, et elle s'enfuit au plus tôt, car elle se sentait un désir immense de l'embrasser, ce qui aurait été au moins un péché véniel.

Elle arriva le lendemain d'un air compassé. « Je vois ce que c'est, pensa le pauvre garçon. Elle est allée à confesse. » Il n'avait que trop raison. Et il faut que je vous apprenne que M. Le Bidour, que vous avez tous connu depuis comme grand prédicateur que se disputaient les paroisses dans les deux diocèses de Vannes et de Quimper, était alors tout flambant du zèle le plus ardent pour la conversion des pécheurs. Il y avait foule à son confessionnal. Il communiquait ses convictions à ses pénitentes. Il les dressait à regarder la moindre concession aux usages du siècle comme une lâcheté, comme un crime. Il autorisait ses

pénitentes à se marier avec un incrédule; il se reprochait cette faiblesse, mais enfin, après avoir jeûné et prié, et consulté ses supérieurs ecclésiastiques, il s'était résigné à aller jusque-là. Mais il expliquait dans le confessionnal que cet excès de condescendance devait être relevé, justifié par un engagement formel, de la part du nouvel époux, de travailler à se convertir. On n'épousait pas un incrédule; on

épousait un catéchumène. Peu s'en fallait que M. Le Bidour ne considérât le mariage uniquement comme un moyen de propagande. Cette doctrine n'était pas connue en dehors du petit troupeau des adeptes, parce qu'elle avait été jusque-là adoptée avec enthousiasme, et violée, le moment venu, avec un enthousiasme non moins ardent; malheureusement pour Noël, la dévotion de Marie Moizan était d'une qualité plus solide. Elle ne la prenait pas, comme on prend son eucologe, en entrant au confessionnal. Elle avait fait une promesse, et elle était résolue à la tenir. Elle se persuada qu'elle était une martyre appelée à confesser sa foi dans ses conversations avec son amant. Leurs entrevues, autrefois si confiantes et si douces, devinrent orageuses. Noël déploya une patience admirable, et elle une passion pour lui qui s'exaltait à mesure qu'elle voyait se creuser l'abîme qui allait les séparer. Elle eut encore assez de clairvoyance pour s'apercevoir que ses efforts maladroits, loin d'avancer sa cause, ne faisaient qu'affermir son amant dans sa résistance. Elle vit la cause perdue et se sentit perdue elle-même, car elle eût cru com-

mettre une apostasie en se mariant dans ces conditions. Elle se déclara résolue à cesser toutes relations et exigea de Noël la promesse de ne pas venir rôder autour du berceau et dans les environs de sa maison. « Ne m'écrivez pas, n'écrivez pas à ma mère, vos lettres ne seraient pas reçues. » Elle ne parvenait pas, malgré ses efforts, à retenir ses sanglots. Elle l'adorait en le quittant; elle sentait qu'il l'adorait et qu'elle faisait son malheur. « Mais, disait-elle au milieu de son désespoir, je reste avec Dieu! »

Je ne vous dirai pas que Noël se soumit sans résistance à l'arrêt qui le frappait. Il écrivit à Marie plusieurs lettres que Madame Moizan lui renvoya. Elle écrivit sur la dernière: « J'ai épuisé toutes mes forces en supplications inutiles. Je la connais, son parti est pris. Nous n'avons plus rien à espérer. » C'est alors qu'il se décida à partir, et à partir sans me dire un mot. « Comment vous aurais-je parlé, me dit-il plus tard? Je ne sais pas encore si, en parlant d'elle, j'aurais éclaté en reproches ou en adorations? »

Ma correspondance avec lui fut de plus en plus languissante. Je voyais dans toutes ses lettres un découragement qui allait jusqu'au désespoir. De mon côté, je voulais aller jusqu'au bout. Je ne pouvais croire que cette enfant eût assez d'énergie pour se torturer elle-même, et avec elle un homme qu'elle aimait. « Et pourquoi, me disais-je? Toutes les femmes en passent par là, avec la pleine approbation de leurs confesseurs. Il a fallu que celle-ci tombât sur un jeune fanatique... »

Vous pensez bien que j'avais voulu, à la première nouvelle de

ce qui se passait, courir chez M. Le Bidour. Je ne le trouvai pas; ce fut sans doute un bien, car j'étais transporté d'indignation, et Dieu sait ce qui se serait passé entre nous. Je réfléchis que je n'avais aucun intérêt à l'irriter; qu'il y aurait peut-être quelque moyen de le fléchir; que je devais d'abord recueillir sur lui-même tous les renseignements que ma mère et ma sœur pourraient me

donner; que peut-être il y avait eu une explication entre le vicaire et mon ami; que j'en devais avant tout savoir les détails, et qu'enfin j'avais besoin d'éclaircissements sur l'état de Marie elle-même. Elle devait être malade; malade de corps et malade d'esprit. Je me mis donc à faire secrètement une foule de démarches dont vous me permettrez de ne pas vous rendre compte par le menu.

Je vous dirai seulement ce que j'appris sur Marie Moizan. Elle avait eu beaucoup de peine à apaiser sa mère, qui voyait l'avenir de sa fille à jamais perdu. Elle avait vu le ciel ouvert quand Noël avait fait sa demande. C'était le gendre qu'il lui fallait, et l'homme le mieux fait pour assurer le bonheur de Marie. Cette rupture était pour elle un coup de massue. Elle vit le curé, qui entra dans ses sentiments, vint chez elle sous prétexte de rendre une visite, parla à Marie le langage de la religion et de la sagesse, sans tirer d'elle autre chose que des larmes. Il parla sévèrement à M. Le Bidour qui prodigua les assurances de soumission, et persévéra obstinément dans sa ligne de conduite. Il lui annonça qu'il allait écrire à l'évêque. « Je supporterai ce coup avec humilité, dit le vicaire.



On peut me retirer le droit de confesser; mais on ne peut me forcer à trahir l'Eglise et à m'associer aux complaisances du siècle. » Il me parut que le laïque n'avait aucune chance de succès après l'échec du pasteur. Je fis pourtant cette visite, qui me coûtait beaucoup et dont je n'attendais aucun résultat utile. Je m'efforçai d'être poli et modéré. Je parlai de la doctrine unanime du clergé, qui acceptait les conséquences de notre état social. Je montrai avec quelque force la réprobation unanime que soulèverait la doctrine nouvelle une fois qu'elle serait connue, et les conséquences fatales qui en résulteraient pour le clergé. Mais il me répondit que tous les faits étaient pour moi, et toutes les raisons pour lui, et qu'il ne pactiserait jamais avec l'impiété.

Que faire? J'écrivis à l'évêque pour lui demander une entrevue qu'il m'accorda sur-le-champ. J'allai à Vannes de mon pied léger. Je vis Noël à qui ma présence et mon amitié apportèrent quelque soulagement. Il refusa de m'accompagner. L'évêque fut très paternel. Il désapprouva la conduite du vicaire, qui croyait avoir raison contre ses supérieurs. « Il pèche par excès de sainteté, me dit-il. Je ne puis le punir. Je ne le laisserai pas dans le ministère. Je le prendrai auprès de moi où je l'utiliserai dans les missions; mais je n'essayerai pas de le contraindre à se rétracter. »

Marie avait déclaré à sa mère qu'elle entrerait comme novice aux Ursulines de Pont-l'Abbé. « Vous pourrez, chère mère, vous retirer dans la maison comme pensionnaire, et, ainsi, nous ne nous quitterons pas. » Leur décision était prise et elles étaient sur le point de la réaliser, quand Marie tomba dans un état

inquiétant. L'appétit et le sommeil l'avaient fuie. Elle avait, depuis son malheur, perdu la gaieté, l'activité, toutes les qualités qui autrefois la rendaient si charmante. On l'amena à Lorient pour la montrer à M. Lestrohan, qui hocha tristement la tête après l'avoir interrogée, en disant qu'il n'y avait d'autres médecins pour son mal que sa mère et son confesseur. On remarqua au bout d'un mois qu'elle s'échappait tous les soirs vers six heures. On la suivait toujours. Quand sa mère était trop fatiguée, elle la faisait suivre par un des enfants de l'écluser. On sut

bientôt qu'elle allait chaque jour au berceau, à l'heure des anciens rendez-vous, et qu'elle y restait plus d'une heure dans l'immobilité absolue, et tressaillant au moindre bruit, comme si elle avait attendu la visite du bien aimé. « Ma fille n'est plus de ce monde, » disait Madame Moizan. Et en effet, elle semblait se retirer de plus en plus. Tout le monde se disait que, malgré sa grande jeunesse, la mort serait pour elle un soulagement.

Il faut toujours que les malheurs matériels s'ajoutent aux grandes douleurs morales. La petite ferme que possédait Madame



Moizan et qui formait tout son revenu fut complètement brûlée, il n'en resta que les cendres. Les deux vaches du fermier et son porc périrent dans l'incendie ; il se trouva réduit à chercher une place de garçon de charrie ; sa femme et ses filles s'engagèrent comme servantes ; il se trouva hors d'état de payer son terme. Madame Moizan fut dans l'alternative de chercher son pain, comme on dit au pays, ou d'entrer avec sa fille dans un hôpital. Ma mère fit des démarches pour les faire recevoir à l'hospice d'Hennebont, qui est tenu par les filles de la charité. Le curé s'en mêla avec activité. Nous en avions tous le cœur serré dans Hennebont. On faisait bien secrètement une petite collecte, qui dépassa même nos espérances et donna le temps d'attendre la décision du conseil. Marie était heureusement étrangère à ce qui se passait, et on se disait avec effroi qu'elle aurait peut-être le droit d'être admise dans une maison d'aliénés. Mais on aimait mieux l'avoir à Hennebont. On connaissait la supérieure et les religieuses, qui étaient la bonté même. On se promettait de ne pas les abandonner. Elles seraient traitées à l'hospice comme des pensionnaires libres. M. le curé en faisait son affaire.

Au milieu de l'émoi général où la ville était plongée, le curé reçut une lettre de son confrère le curé de la paroisse où la propriété était située. Il disait que les fermiers les plus voisins s'étaient engagés à reconstruire eux-mêmes la maison incendiée, et qu'une personne charitable avait donné les matériaux. Cette même personne fournirait la rente pendant le temps employé à la reconstruction. De tels actes de charité ne sont pas rares en Bretagne. Ces nouvelles furent comme une résurrection pour Madame Moizan. Elle écrivit une lettre d'actions de grâces au bon curé, qu'elle croyait être le bienfaiteur caché à qui elle devait son salut. Il lui répondit qu'elle se trompait, et qu'il n'était qu'un simple intermédiaire. Son mandant ne voulait pas être connu. C'était un homme très entendu, qui dirigeait le travail avec beaucoup de capacité et de zèle, et dont personne ne savait le nom dans le pays. Il arrivait de Vannes le samedi soir, couchait dans un fournil ou une grange, et était au travail dès la première heure. Il travaillait lui-même comme un ouvrier, et menait tout si vite et si bien, que la maison s'élevait comme par enchantement. Madame Moizan me fit lire cette lettre. Je la regardai dans les yeux en la lui rendant, et nous comprîmes l'un et l'autre que nous avions la même pensée.

Quel que fut l'accablement de Marie, cette grande crise n'avait pas passé sur elle sans laisser de traces. Elle parut inquiète. Elle donna silencieusement à sa mère des marques de tendresse qui

montra que sa sollicitude était éveillée. Elle eut un éclair dans les yeux quand on lui annonça que la crise était conjurée. Je la suivis jusqu'au berceau le lendemain, quoiqu'elle en parût mécontente. Quand elle fut assise, je restai debout à côté d'elle, et je lus la lettre du curé à haute voix. Sa mère et moi, nous remarquâmes qu'elle était attentive à la lecture. Son attention devint bientôt de l'émotion ; et comme je lisais la dernière phrase, elle se leva en criant : « C'est lui ! »

Je n'eus que le temps de la soutenir. Sa mère accourut pour la prendre dans ses bras. Quand elle revint de son long évanouissement, elle avait sa mère d'un côté et Noël de l'autre. Elle ne vit que lui, et avec le peu de force qui lui restait, se laissa languissamment tomber sur son épaule, en disant très faiblement, mais très distinctement : « Mon Noël ! »

Nous la reconduisîmes tous les trois dès qu'elle put marcher. On peut presque dire que Noël la portait. Elle se laissait aller comme un enfant. Madame Moizan voulut parler de reconnaissance, mais Noël ne la laissa pas ouvrir la bouche. « Je croyais m'occuper de ma mère, » dit-il. Il nous conta qu'il était venu à pied plusieurs fois, et qu'il avait vu Marie de loin. Elle souriait. Il avait une lettre de l'évêque. « Vous pouvez épouser Marie Moizan si elle y consent librement, disait monseigneur. Si vous êtes heureux un jour, comme je l'espère, rappelez-vous celui auquel vous avez demandé des consolations dans vos malheurs. »

M. Lestrohan, que nous avions appelé, vint de Lorient pour voir Marie. « Elle a trouvé le meilleur médecin, » nous dit-il en riant. Ils furent mariés un mois après. Ils ont fait beaucoup de chemin chacun de leur côté. Noël est un incrédule, plein de respect pour la religion de sa femme, et un fidèle croyant à la bonté et à la providence de Dieu ; Marie est une épouse dévouée, pleine d'admiration pour le talent et la bonté de son mari. Dieu les a bénis de toute façon. Ils ont deux enfants qui promettent de suivre leurs traces. Ils sont riches, ils sont heureux. Marie vient chaque année à Hennebont pour faire un pèlerinage à Notre-Dame-des-Vœux. Après la messe, tout le monde se rend au berceau, qui est aussi pour elle un lieu de pèlerinage. M. Combes l'a fait entourer d'une grille, et en a fait don à ses jeunes amis. L'histoire est oubliée dans le pays, parce que tout s'oublie à la longue ; mais M. et Madame Armel sont les amis de toute la ville, et surtout des pauvres.

JULES SIMON.
de l'Académie Française.

(Illustrations de Georges Récipon.)

PIERRE GAVARNI



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

LE DERNIER TOURNANT

Typographe BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.

Un Peintre de Figures au 18^e Siècle



Jean-Etienne Liotard (1712-1790)

PAR ARMAND DAYOT

La plume de Liotard n'avait ni la facilité, ni l'élégante précision de son crayon, comme on pourra s'en rendre compte, dans le cours de cette rapide étude, et cela est vraiment fort regrettable. Etant donnée l'excentricité de son caractère, son humeur excessivement voyageuse, bon nombre de pittoresques aventures durent signaler ses lointaines et folles pérégrinations; un journal fidèle, une sincère autobiographie nous eût sans doute permis d'esquisser ici de cet étrange personnage, trop peu connu aujourd'hui, un portrait curieux et vivant.

Car Jean-Etienne Liotard avait l'humeur voyageuse au plus haut degré.

« Par la curiosité, comme par l'amour du mouvement, dit M. Edouard Humbert dans l'intéressante étude qu'il a consacrée à son compatriote, il n'est pas loin de nous rappeler l'un de nos vieux chroniqueurs aux lointaines chevauchées, un artiste aussi, en son genre, Jehan Froissart. Sans l'éloigner d'ailleurs du but souverain de l'art, les pérégrinations auxquelles l'âge seul le contraignit de renoncer, eurent l'excellent effet de féconder son talent et d'accroître sa nouvelle facilité de travail. Où qu'il se plût à séjourner, à résider, à penser, il entraînait en commerce intime avec la nature; et c'est ainsi que, sans cesse à la recherche du vrai, il a donné à ses œuvres la fraîcheur délicate et la grâce qui ont vaincu le temps ».

Sans doute il nous est resté de lui plusieurs lettres très caractéristiques de la nature de son esprit et un certain nombre d'anecdotes fantaisistes relatives à ses excentricités ont été pieusement recueillies par ses graves compatriotes Gênois, puis nous sont parvenues avec une sorte de couleur de légende. Mais, à vrai dire, les renseignements sur le personnage, sur les détails de son existence si ballottée sont trop incomplets pour qu'on en puisse faire une biographie minutieuse et en essayer même une psychologie superficielle.

A défaut de ce journal, Liotard a fait cependant œuvre d'écrivain en publiant sous ce titre : « *Traité des principes et des*

règles de la peinture », un ouvrage dans le genre didactique, avec une épigraphe empruntée à l'*art poétique* d'Horace :

« Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi. »

« Je ferai donc l'office de la pierre à aiguiser qui ne coupe point, mais qui met le fer en état de couper. » — Excusez du peu.

J'ai eu le courage de lire jusqu'au bout ce petit volume qui parut à Genève en 1781 et qui s'ouvre par une extraordinaire épître dédicatoire au nom de Corrège, que Liotard, par un singulier caprice de goût, place toujours en première ligne parmi les grands maîtres de la peinture. « Divin Corrège, Appelle moderne, ô mon maître !... » Cette lyrique invocation est suivie d'une série de théories esthétiques poncives, lourdement exprimées dans un langage barbare, et presque toutes d'ailleurs, fort heureusement, en complète contradiction avec l'art si délicat, si lumineux, si distingué de notre artiste. Je me souviens, entre autres divagations, d'une discussion interminable sur « le fini du tableau sans touches et le grossier du tableau touché », qui, par ses formules gongoresques, ses arrêts décisifs, ses jugements contradictoires, me plongea dans une douce hilarité.

Mais brisons là avec le théoricien d'art et occupons-nous du simple artiste. Laissons la doctrine pour l'œuvre, le prédicateur pour l'ouvrier. Le sujet offre plus d'intérêt.

Jean-Etienne Liotard naquit à Genève en 1702 de parents français, qui s'étaient réfugiés dans la ville forte du protestantisme après la révocation de l'édit de Nantes. Dans ses *Renseignements sur les Beaux-Arts à Genève*,

J.-J. Rigaud consacre quelques pages à Liotard, et nous en extrayons les lignes suivantes, qui prouveront que notre artiste, destiné à devenir un des petits maîtres les plus distingués et les plus recherchés du XVIII^e siècle, ne fit pas exception à la règle



MADAME PELÉRAN, FEMME DU CONSUL DE FRANCE A SMYRNE.

générale, en affirmant sa vocation avec éclat dès son âge le plus tendre : « Il y avait au collège de Genève, en l'année 1712, un enfant d'un caractère vif, d'une figure originale, meilleur camarade que bon écolier et dont les cahiers offraient un mélange constant de figures tracées à la plume ou au crayon et de thèmes ou de passages latins. Parfois les écoliers se groupaient hors de la classe autour de leur camarade : celui-ci s'amusait alors à crayonner leurs portraits, et quand la ressemblance s'y trouvait, celui qui venait de poser obtenait, au moyen d'une pièce de trois sols, le chef-d'œuvre qu'il emportait ensuite dans sa famille. »

La voilà donc bien doctoralement établie la précocité de vocation du jeune Jean-Etienne Liotard.

Son père, homme d'esprit positif et pratique, que les désastreuses spéculations de Law avaient en partie ruiné, voulut d'abord la contrarier; mais n'y pouvant réussir, il lui donna, à Genève même, un professeur de dessin appelé Gordelle. Bientôt Liotard quittait l'atelier, presque aussi habile que son maître, pour se rendre à Paris, où il étudia à l'atelier de Massé, bon peintre en miniature, mais dont l'enseignement était déplorable. Il y séjourna peu de temps et, après avoir pris les conseils de Lemoine, qui, après l'examen de ses œuvres, lui conseilla vivement de ne peindre que d'après nature, « ne connaissant personne mieux capable que lui de la représenter, » il partit pour l'Italie en compagnie du marquis de Puisieux, ambassadeur de France à Naples, personnage providentiel que la Fortune qui, d'ailleurs, toujours le favorisa, avait mis sur sa route.

Voilà la période des voyages, des aventures, des succès, des triomphes qui s'ouvrent.

Nous allons le suivre en Italie, dans les îles de la Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure, en Autriche, en Angleterre, en France, en Hollande... toujours travaillant, toujours son crayon au doigt et emprisonnant avec une prestigieuse maîtrise, sur les feuillets de ses albums, dans le trait souple et délicat de ses crayons de couleur, les traits des paysannes de Chio, des effendis, des pachas, des belles Smyrniotes, des hospodars, des empereurs, des brodeuses roumaines, des impératrices, des servantes hollandaises, des shtatouders, des grands seigneurs, des écrivains les plus célèbres, des courtisanes à la mode, des ladies, des princes et des princesses du sang, des cardinaux, voire même du pape. Car, à peine débarqué à Rome, Liotard, qui ne doutait de rien, put, grâce à l'intervention du cardinal Bianchieri qu'il connaissait un peu, obtenir deux séances du pape, dont il reproduisit au pastel la physionomie. C'était Clément XIII, de la famille Corsini, d'un âge très avancé et privé de la vue.

Liotard, dans une de ses lettres, rapporte même que, pendant une des séances, le Souverain Pontife lui aurait dit : « Si j'étais peintre, je ne peindrais pas le Pape, parce que quand les papes sont morts leurs portraits vont aux... »

Peu de jours après avoir fait le portrait du pape, Liotard partit pour Florence, et c'est là qu'il fit l'heureuse rencontre de quelques jeunes anglais propriétaires d'un navire dont le mouillage était à Naples, et qui, sans aucune sérieuse résistance de sa part, le décidèrent

à les accompagner dans un assez long voyage, qui devait être d'un prix inestimable pour l'artiste.

La bande joyeuse s'embarqua à Naples par un jour de printemps et toucha d'abord à Capri, à Messine, à Syracuse, à Malte, à Milo, à Paros, à Délos, puis à Chio, à Smyrne, à Constantinople enfin.

Jusqu'à ce jour on ne connaissait guère l'Orient que par la traduction des *Mille et une nuits* de l'abbé Galland et le soleil d'Orient, comme le dit fort bien M. Edouard Humbert dans l'intéressante étude qu'il a consacrée à son compatriote Liotard, n'avait pas, comme aujourd'hui, enflammé de son éclat plus d'un grand poète et plus d'un peintre.

Qu'on juge des impressions éprouvées par Liotard en se promenant sur les quais de Smyrne et dans les bazars de Stamboul!

De ce pèlerinage au pays du soleil il rapporta un très grand nombre de dessins, œuvres d'une fraîcheur et d'une expression délicieuses et dont la plupart dorment encore, sans doute, enfouies dans des greniers de châteaux.

Puissent toutes ces œuvres exquises sortir bientôt de cette nuit de l'oubli!

Toutes cependant n'ont pas été perdues et le musée du Louvre a acquis, il y a quelques années, de M. le chanoine

Gallet, une série de dessins, la plupart exécutés en Orient ou dans les îles de la Grèce, et dont le *Figaro illustré* reproduit aujourd'hui les plus intéressants spécimens.

Grâce à la faveur de Mehemet-Aga, Liotard obtint à Constantinople un succès considérable et, après avoir été accueilli au mieux par la société européenne, il fut très recherché des Turcs de distinction, charmés de poser devant lui malgré les prescriptions du Coran.

Lorsqu'il quitta Constantinople pour se rendre en Autriche, où il était appelé, il était célèbre et déjà riche, car chacun de ses portraits, pastel ou dessin, lui était grassement payé.

L'orientalisme s'était si fortement emparé de Liotard, qu'il fut sur le point d'épouser, conformément au rite musulman, une charmante jeune fille nommée Mimica. Puis, trouvant que la robe et le turban lui allaient à merveille, il adopta le costume turc, sous lequel il se présenta d'ailleurs chez le prince de Moldavie, dont il fit le portrait, ainsi que celui de la princesse et de sa fille. Il se rendit ensuite en Transylvanie, puis en Hongrie et atteignit enfin Vienne le 2 septembre 1743, toujours sous son accoutrement oriental.

Son aspect extérieur de parfait musulman était encore rendu plus frappant par une barbe fluviale qui descendait en cascade sur sa poitrine.

« Le peintre turc », c'est le sobriquet sous lequel on le désigne, ne tarda pas à devenir l'homme du jour. Il fut reçu à la cour, et Marie-Thérèse, charmée par la brusque originalité de son esprit, autant peut-être que par son talent, le prit en affection. Il quitta Vienne comblé de faveurs, après avoir fait les portraits de François de Lorraine, grand-duc de Toscane, de Marie-Thérèse, de l'impératrice-mère, du prince Charles de Lorraine, de la sœur de l'impératrice, de la princesse Charlotte, des archiduchesses, d'une foule de grands dignitaires...

Voici une anecdote racontée par M. Humbert et qui témoigne encore de l'originalité de caractère de Liotard de l'indépendance de son esprit, même vis-à-vis de l'impératrice Marie-Thérèse. — Elle se rapporte d'ail-



M. PELERAN, CONSUL DE FRANCE A SMYRNE.



VESTALE DE L'ÎLE DE CHIO.

leurs à son second séjour dans la capitale de l'Autriche.

Au milieu de ses succès et des jalousies qu'ils excitaient, Liotard était demeuré à Vienne, comme partout ailleurs, non pas le premier venu, un quelconque, mais un homme, une individualité.

Il avait son franc parler.

« Croyez-vous, mon cher compère, écrit-il à un de ses amis, que j'ai osé dire à l'impératrice qu'elle avait oublié de donner une marque de sa bonté à Mussard, syndic, qui porta ma fille Thérèse sur les fonds baptismaux, au nom de l'Impératrice. Elle a très bien pris mon dire.... »

— Que jugez-vous que je doive lui donner ?

« Je ne voulus rien spécifier, mais je priai sa Majesté d'y joindre du vin de Tokay. »

« Elle a fait cinq notes sur une carte en ma présence. »

« J'ai commencé par proposer un moyen d'entretenir l'Académie sans qu'il lui en coûtât rien.... ce que je lui ai dit de la médecine lui a plu.... »

« Ah ! dit-elle, depuis Van Swieten je ne l'estime plus. »

De Vienne Liotard se rendit à Paris, après une courte halte à Genève, où son étrange costume produisit un véritable scandale parmi ses graves compatriotes.

L'accueil qu'il reçut à Paris ne le céda en rien à celui de Vienne. Ce fut à qui ferait faire son portrait par Liotard, malgré le prix très élevé de ses moindres croquis.

Le roi, la reine, le dauphin, le maréchal de Saxe posèrent devant lui. Il peignit aussi Voltaire, Crébillon, Fontenelle, peut-être même Jean-Jacques, bien qu'aucune gravure ne soit restée du pastel qu'il dut faire de l'auteur d'*Emile* dans le courant de l'année 1770.

Au sujet de ce portrait, qu'il désirait beaucoup faire, il eut avec le philosophe un curieux échange de lettres, et nous demandons au lecteur de nous autoriser à produire ici quelques passages de celle qu'il écrivit de Genève à Rousseau, le 2 septembre 1765. Ces lignes, mieux qu'une longue analyse, feront ressortir toute la bizarre originalité de cette étrange nature.

« Monsieur, le plus grand de mes plaisirs est de chercher à penser purement, naturellement et sans aucun préjugé. Nous n'avons au-dessus des bêtes que la seule faculté de nous communiquer nos pensées par le langage... Sur tout le reste je cherche à penser comme les animaux qui n'ont ni mauvaises habitudes, ni préjugés. »

« J'ai des idées très singulières ; voici les principales :

« Nous devrions, pour vivre longtemps, être rien et marcher à quatre pattes ; peut-être sommes-nous de la classe des animaux qui ne doivent point boire, qui ne doivent pas dormir, mais se reposer... Un médecin est un aveugle qui peint. La médecine est une des sciences les plus incertaines. Toute nourriture cuite est moins saine, et plus elle cuit et moins elle nourrit. »

« Je ne crois à aucun « on dit » sans examen. Je crois que la loi naturelle est la loi du plus fort et du plus adroit. Tout homme qui veut vivre en société doit agir selon cette loi de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fit. »

« J'ai de plus à vous communiquer des idées sur la peinture, singulières. Les principes les plus essentiels sont des axiomes. J'ai à vous faire voir des tableaux d'un nouveau genre de pein-

ture, et où la peinture est poussée à son plus haut période, et les idées relatives à ce sujet à vous communiquer.... »

« Je pensais aller vous voir avec M. Wilque... Vous me renvoyez cet honneur au mois d'octobre. J'eusse été bien charmé que ce fût dans ce mois. Mais patience, j'apporterai ce qu'il me faut et vous prierai de me donner quelques moments pour avoir votre ressemblance. »

« J'ai appris que vous vous étiez un peu amusé de la peinture ou du dessin. Je serais charmé de pouvoir vous aider à mieux faire. »

« J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la considération possible Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

« J.-É. LIOTARD. »

« Genève, 2 septembre 1765. »

Il y a dans cette lettre, j'en conviens, des affirmations très sensées, et cependant il faut reconnaître que celui qui l'écrivit semble, pour employer une expression familière, avoir reçu un joli coup de marteau sur la tête.

Jusqu'à la fin de sa carrière Liotard se singularisa par des excentricités extraordinaires. Aux approches de la soixantaine l'idée lui vint de prendre femme, et il fut épouser une jeune Française en Hollande. Malgré

la disproportion d'âge des deux époux, la chronique ne nous apprend pas que l'excellent Liotard fut malheureux. Il eut même, phénomène surprenant, plusieurs enfants de sa jeune femme, près de laquelle il termina paisiblement ses jours, dans un âge très avancé, après un nouveau voyage à Paris et à Vienne regrettant toujours sa robe, sa longue barbe et son turban, dont il avait, non sans chagrin, fait le sacrifice à Madame Liotard.

L'œuvre de Liotard est considérable. On peut dire que de 1720 à 1788, pendant une période de soixante-huit années, il ne cessa de travailler. Malgré toute la conscience qu'il mettait dans l'exécution de ses plus légers croquis, sa puissance de production était prodigieuse. Tour à tour pastelliste, émailleur, miniaturiste, graveur, il ne s'appliqua qu'en de rares occasions à la peinture à l'huile. Et c'est pourtant en ce genre qu'il a laissé, entre autres essais, une de ses œuvres les meilleures, un très intéressant portrait de lui-même devenu vieux, portrait inconnu de la plupart des amateurs et qui est devenu la propriété d'un descendant de l'artiste, M. Liotard, à Harlem.

Ses œuvres principales sont la *Chocolatière*, du musée de Dresde, œuvre exquise dans sa grâce un peu maniérée ; les portraits du maréchal de Saxe, de la princesse de Galles, de l'empereur Joseph II, de l'impératrice Marie-Thérèse, de l'archiduchesse Marie d'Autriche, et surtout celui de Madame d'Epinay, un pur petit chef-d'œuvre, qui vaut à lui seul un pèlerinage au musée de Genève.

C'est une merveilleuse image toute vibrante d'expression. Voilà bien la spirituelle et charmante amie de Grimm. Une de ses mains tient un livre à demi fermé, *Le petit prophète de Bœhmischbroda*, peut-être ; l'autre soutient sa figure à la fois malicieuse et mélancolique. Le visage est maigre

et fatigué. Liotard la peignit en 1758, lorsque, très souffrante, elle vint à Genève pour être traitée par le docteur Tronchin. On ne peut regarder cette œuvre remarquable sans songer au



DAME DE QUALITÉ, DU FAUBOURG DE GALATA.



SEIGNEUR TURC.

portrait que Madame d'Epinay fait d'elle-même dans ses *Mémoires et correspondances* :

« Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. Je

Puissions-nous, par la publication de ces quelques notes, contribuer à faire sortir de la poussière des cartons celles qu'une coupable négligence y a laissées jusqu'ici. Parfois je me



FEMME DE L'ILE DE PAROS.



DAME DE SMYRNE.

suis petite, maigre, très bien faite. J'ai l'air jeune, sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille, mon esprit est lent, juste, réfléchi et sans suite... »

Qui veut vraiment connaître Liotard et pénétrer tous les secrets de son art, d'ailleurs peu mystérieux et très simplifié, n'a qu'à étudier ce portrait, admirable synthèse de toutes les qualités du peintre. A lui seul ce pastel suffirait à la gloire de Liotard. « Je ne sais, a dit M. Ingres, s'il y a un plus beau portrait que celui-là dans toute l'Italie. »

On ne peut vraiment songer sans tristesse que, des œuvres innombrables de Liotard, quelques-unes seulement sont connues du public.

plais à m'imaginer ce que serait une exposition où figureraient par centaines les pastels, les croquis, les gravures d'Etienne Liotard.

Quel régal, à cette heure de déliquescence artistique, pour les amateurs persistants des formes précises et des couleurs raisonnées, et quel précieux enseignement pour l'historien du XVIII^e siècle, qui verrait soudainement revivre devant ses yeux la plupart des figures qui illustraient cette époque et toutes reproduites avec la plus grande sincérité, sous la caresse lumineuse, légère et précise d'un *Holbein en pastel*. L'expression est du comte Algaratti, un des plus fins connaisseurs de ce temps.

ARMAND DAYOT.



PAYSANNE SUISSE.



Etude de Slave

PAR ÉDOUARD ROD

EXTRÊMES en tout, nous autres Slaves ! me dit Madame C*** en regardant au fond de ses souvenirs. Oui, extrêmes dans le mal comme dans le bien, dans l'amitié, dans la haine, dans tout ce qui est passion. Mais surtout, extrêmes en amour. L'amour, voyez-vous, c'est notre vrai domaine : nous y entrons comme chez nous, sans qu'aucune barrière nous arrête, ni lois, ni morale, ni conventions sociales... Changeantes, avec cela, oh ! plus changeantes que l'onde !...

— Sincères ? » hasardai-je.

Elle me regarda, de ses yeux long-voilés, et reprit, en hésitant un peu :

« Sincères ?... sans doute... C'est-à-dire, nous croyons toujours que notre dernière passion est la seule que nous ayons jamais eue... »

— Alors, capricieuses ?...

— Capricieuses... oui, peut-être... Peut-être aussi, plutôt, trop fidèles à l'idée que nous nous faisons de l'amour... Vous ne comprenez pas ? C'est bien simple, pourtant : l'amour s'use, avec le temps ; et comme nous le voulons intact, il faut bien le renouveler... Nous sacrifions les amants pour garder l'amour... Quoi qu'il en soit, nous aimons, nous changeons, nous recommençons, nous faisons des folies... Des folies plus ou moins graves, en grand ou en petit... Leur gravité ne dépend pas de nos caractères : nous sommes toujours prêtes à tout ; mais des circonstances, auxquelles nous obéissons... Si nous étions philosophes, nous serions parfaites : l'occasion est toujours la plus forte... Aussi, y a-t-il presque toujours au moins un roman au fond de nos vies... Ainsi, tenez ! nous avons été trois amies de couvent, trois amies inséparables... De moi, je ne vous dirai rien... Mais il y en a une qui s'est empoisonnée à dix-huit ans, avec de la strichnine... Et l'autre, oh ! l'autre, cette pauvre Marfa !... Quelle histoire elle a eue, mon Dieu !... Voulez-vous que je vous la raconte ?... Vous en ferez un roman ; il y a de quoi, je vous en réponds !... »

C'est là un des désagréments de l'état de romancier : on ne peut pas flirter avec une jolie femme sans qu'au bout d'un moment elle se mette à vous raconter son histoire ou celle d'une amie, « pour en faire un roman. » Cette fois-ci pourtant, je ne regrettai pas d'avoir écouté.

Madame C*** s'était à demi allongée dans sa causeuse, très charmante, très féline. Un instant, elle me regarda de ses yeux où il y a toujours une pointe de malice. Et elle commença.

Si vous l'aviez rencontrée comme moi, pendant son voyage de noces, vous auriez tout de suite flairé qu'il y avait quelque chose... quelque chose d'extraordinaire. Un drôle de couple, allez ! Je le vois encore arriver à Biarritz où je me trouvais moi-même : elle, fraîche, timide, élégante, dans l'épanouissement de ses dix-huit ans, mais renfrognée, silencieuse, le regard dur ; lui,

long, osseux, jaune, avec d'interminables moustaches cotonneuses qui pendaient aux coins de sa bouche et lui donnaient un air lamentable. J'étais à ma fenêtre et les vis descendre de l'omnibus : Marfa portait un petit griffon d'Ecosse, qu'elle posa par terre ; son mari, chargé de paquets qu'il portait avec respect, comme des reliques, et qu'il refusa de confier au portier, marcha sur la patte du chien, qui se mit à hurler. Marfa le foudroya des yeux, et j'entendis qu'elle lui disait en allemand : « Maladroit !... Imbécile !... » Cela promettait, n'est-ce pas ?...

Pour moi, j'étais d'autant plus étonnée que, trois mois auparavant, j'avais laissé mon amie à Varsovie, ballottée entre deux prétendants : l'un était le comte Fedor Hilsky, un brillant jeune homme, le dernier représentant d'une ancienne famille très riche dont le nom revient à chaque page de notre histoire, beau, séduisant, distingué, de cette distinction particulière à nos gentilshommes, de cette distinction faite de bonne grâce, de finesse et de légèreté ; l'autre était un avocat à peine sorti des études, nommé Ladislas Baranow, pauvre, insignifiant, plutôt laid, qu'elle avait rencontré dans quelque bal et dont elle s'était toquée. Tous deux fous d'elle, comme de vrais Polonais qu'ils étaient. Ses parents — des bourgeois enrichis assez prétentieux — tenaient naturellement pour le comte Hilsky ; mais elle ne voulait entendre parler que de Baranow. Au moment de mon départ, il y avait un conflit violent dont j'étais la confidente : larmes, projets d'enlèvement, de suicide, de retraite au couvent, correspondance clandestine, rendez-vous dans des églises. En voyage, j'avais reçu, pendant les premières semaines, deux ou trois lettres d'un ton toujours passionné, qui parlaient de résolution inébranlable, de fidélité à toute épreuve. Vous pouvez donc vous imaginer ma stupéfaction, lorsque je vis arriver Marfa en possession d'un troisième larron. Il n'avait pas l'air vainqueur, par exemple, celui-là ! Ah ! non, je vous en réponds ! Quand sa femme le rudoya, il me jeta un regard de caniche battu et résigné qui me fit pitié ; et, posant quelques-uns de ses paquets, il se pencha pour caresser le griffon qui s'éloigna de lui en grognant. Alors il reprit ses paquets, lentement. Je crois qu'une larme brillait dans ses bons yeux désolés. Du reste, cette larme, je l'ai vue aussi longtemps qu'a duré son séjour à Biarritz. C'était toujours la même, je pense : elle ne séchait jamais, elle suintait d'un cœur éternellement humide.

Quelques heures plus tard, je rencontrai, sur la plage où je me promenais seule, mon amie, son chien et son mari. Elle poussa un cri de joie en me reconnaissant :

« Toi ! toi !... Quelle chance !... Oh ! enfin, un peu de chance !... Que fais-tu donc ici ?... Depuis quand ?... »

Je l'embrassai.

« Et toi-même ? répondis-je, tu dois avoir bien des choses à me dire !... »

— Oh ! moi, dit-elle en prenant un ton découragé, je fais mon voyage de noces, voilà tout !... »

Et, remarquant que je dévisageais son mari, elle me le montra d'un geste dédaigneux :

« Mon mari... le baron Strœm... de Dantzig... »

Elle ajouta, plus bas, pour moi seule, avec une moue presque haineuse :

« Un Prussien !... »

Puis elle me prit le bras.

« Viens ! » dit-elle.

Comme le baron Strœm faisait mine de se rapprocher :

« Rentrez donc Nita, lui ordonna-t-elle. Il fait froid, elle pourrait s'enrhumer. »

Le pauvre homme prit la laisse du petit chien, me salua et s'éloigna piteusement.

« Ouf ! dit Marfa, nous voilà débarrassées de lui pour un moment !... »

Ily eut alors un instant de silence ; nous nous dirigeons du côté de la plage des Basques, peu fréquentée à cette heure-là, cherchant la solitude. La mer était très calme, d'une couleur magnifique. Nous finîmes par trouver un banc isolé.

« Asseyons-nous un peu, veux-tu ? » dis-je à Marfa.

Pour l'aider aux confidences que je voyais suspendues à ses lèvres, j'ajoutai :

« Voyons ! tu vas m'expliquer ce mystère ?... »

Il y avait deux femmes en cette singulière Marfa : l'une, mauvaise, dure, fauve, avec des instincts de tigresse ; l'autre, capable de toutes les tendresses, et, à l'occasion, d'une douceur sérapique. La première venait d'enfoncer ses ongles dans le cœur du malheureux baron Strœm : elle s'évanouit subitement, et ce fut la seconde qui me regarda d'un air candide en me demandant :

« Tu ne comprends pas ?... »

— Non, pas du tout... »

Sa voix s'adoucit de plus en plus.

« C'est bien simple, pourtant, expliqua-t-elle. Tu sais que mes parents voulaient me faire épouser Hilsky, et que je ne voulais pas, à cause de Baranow... Eh bien ! la situation s'est tendue... Ils voulaient toujours plus fort, et moi je voulais toujours moins... Cela durait, cela durait, c'était intolérable... Alors, pour en finir, j'ai pris celui-là. »

Hein ?... Voilà un raisonnement slave !... Je parie qu'il vous étonne ?... Eh bien, moi qui en suis, il ne m'étonne pas du tout. Seulement, je ne pus m'empêcher de murmurer :

« Le pauvre homme !... »

Cela suffit pour amener un nouveau changement : l'éclair mauvais que vous savez passa de nouveau dans les yeux de mon amie :

« Il t'aime donc aussi ? repris-je. »

— Il m'adore, naturellement. »

Ce naturellement, ne le trouvez-vous pas adorable aussi ?... »

« Et toi ? »

— Moi ? je le hais !... »

Si vous aviez entendu siffler ce petit verbe, vous en auriez eu un frisson dans le dos. On eût dit une vipère, un serpent à sonnette, je ne sais quel être méchant, perfide, gonflé de venin. Je continuai mon interrogatoire :

« Et il le sait ?... »

— Je crois bien, qu'il le sait... Je ne me prive pas de le lui dire à chaque bonne occasion... Seulement, j'ai une peine infinie à l'en persuader... Tu comprends, il a si bonne opinion de lui-même !... Aussi, il fait semblant de ne pas me croire, ou il se figure qu'il finira par m'attendrir... Il rampe autour de moi, il me poursuit, il m'obsède... »

Elle s'interrompit quelques minutes et ajouta sourdement :

« Il me veut, enfin !... »

Et elle se tut, en regardant droit devant elle, de ses yeux durs, obstinés, qui semblaient traverser l'Océan.

Je commençais à m'étonner un peu.

« Mais, après tout, commençai-je, c'est ton mari. Et... »

Elle m'interrompit, de plus en plus farouche :

« C'est ça qui m'est égal, par exemple !... »

Mon mari, lui !... Ce grotesque !... Mon mari de nom, c'est vrai... »

Je m'appelle la baronne Strœm... Je n'en suis pas fière, va !... Il me fallait quelqu'un pour m'en aller de chez moi. Lui ou un autre, qu'est-ce que cela pouvait me faire, pourvu que ce ne fût pas Hilsky ?... Il s'est trouvé là, je l'ai pris... Mais il n'a jamais eu, tu entends, il n'a jamais eu et il n'aura jamais seulement le bout de mon petit doigt à baiser ! »

Je ne dis plus rien ; je regardai la

mer, moi aussi, une voile qui glissait lentement à l'horizon. Puis, quand je me retournai vers Marfa, je vis que ses yeux étaient pleins de larmes. « Bon, pensai-je, elle ne m'a tout dit, il y a encore quelque chose ! » Et justement, elle murmura dans un soupir :

« Pauvre Ladislav !... »

Puis elle continua, très lentement :

« La veille de mes noces... un triste jour !... il m'a envoyé un bouquet, un beau bouquet de tubéreuses — des fleurs de deuil !... Dans le bouquet, il y avait une lettre... Cette lettre disait : « Adieu. Je vous aimerai toujours. Je mourrai le jour où naîtra votre premier enfant... » Rien de plus, c'était assez !... Tu comprends tout, maintenant, n'est-ce pas ?... Je ne veux pas qu'il meure !... Car il le ferait comme il le dit, je le connais... C'est ma dernière douceur de savoir qu'il existe... Sa vie... sa vie en balance avec le bonheur du baron Strœm !... »

Un instant j'avais eu pitié du pauvre homme, mais après tout, il était dans son tort : on n'épouse pas une Polonaise qui aime un Polonais. Tant pis pour qui fait une pareille folie !... J'embrassai Marfa, je la consolai de mon mieux, je lui dis que l'avenir était long, qu'il y a des baumes pour toutes les blessures, qu'il ne faut jamais désespérer ; bref, tout ce qu'on peut dire en pareil cas. Tout à coup elle me prit la main et la serra violemment.

« Le voilà ! s'écria-t-elle, il a osé revenir !... »

En effet, on apercevait à distance le baron Strœm qui louvoyait dans notre direction, avec des hésitations et des haltes. Il finit par arriver, pourtant. Et comme il me faisait des révérences, sa femme lui dit :

« Et Nita ?... vous l'avez laissée seule ?... »

Il baissa la tête.

« Elle dort ! murmura-t-il... J'ai pensé que je pouvais vous rejoindre !... »

Et il s'assit à côté d'elle, avec une obstination tranquille et piteuse...

Aussi longtemps que dura leur séjour à Biarritz, cette scène se renouvela chaque jour, avec de légères variantes. Le baron Strœm mettait une ténacité incroyable à frôler les jupes de sa femme qui, de son côté, déployait une ingéniosité sans égale pour l'éloigner d'elle. Quand je parle d'ingéniosité, je m'exprime mal : Marfa ne se mettait pas en frais d'imagination. Le moindre prétexte lui suffisait, et toujours, après avoir poussé sa pointe de notre côté, le mari se trouvait seul dans son coin, avec Nita. Aussi, ces deux êtres que le caprice de mon amie condamnait à un perpétuel tête-à-tête, avaient-ils fini par se prendre en grippe : la petite chienne se hérissait, grognait, montrait les dents dès qu'elle flairait le baron Strœm qui, de son côté, pâlisait quand sa femme lui imposait la bête. Ils obéissaient pourtant tous les deux comme s'ils eussent été enchaînés à la même chaîne, esclaves du même amour tyrannique. Pourtant il n'y avait pas égalité entre eux : la bête était plus heureuse, elle attrapait de temps en temps une caresse ; l'homme, lui, ne pouvait compter que sur des rebuffades, et raffinées encore, calculées de manière à lui en faire sentir toutes les pointes. Un épisode entre beaucoup :



Nous étions sur la plage, un soir, tous les trois. Nita étant restée à l'hôtel, le baron était presque heureux; d'autant plus que Marfa ne le taquinait pas. Il est vrai qu'elle ne lui adressait pas la parole, mais son silence était presque bienveillant, et le pauvre homme savait qu'il n'en fallait pas demander davantage. L'heure du dîner ayant sonné, la plage était presque déserte. Nous nous y trouvions fort bien, à rêver chacun pour soi. Je ne sais quelle douceur flottait dans l'air tiède, qui, pensai-je, amollissait les rancunes de mon amie. Je songeais à leur cas; je me disais : Cela finira par s'arranger, car le temps arrange tout; un beau soir elle lui pardonnera et Ladislav ne se tuera pas... Passait une marchande de roses qui remportait le reste de sa provision. Le baron la suivit des yeux, comme si une idée germait dans son esprit un peu lent. Soudain il se lève, s'approche d'elle, lui achète toute sa moisson de fleurs, et, sans rien dire, vient les jeter sur les genoux de sa femme. L'acte, le geste, l'embarras même et la timidité, tout était vraiment touchant, je vous assure. Que fit Marfa? Elle leva sur lui un regard énigmatique où il n'y avait ni mépris ni remerciement, ni colère, un regard pensif qui me parut plutôt amical. Puis, en mouvements très lents, elle prit une à une toutes les roses par leur tige et en fit une gerbe que sa petite main pouvait à peine contenir. Le baron était radieux. Quand elle eut fini, elle se leva, regarda son mari bien en face, et jeta le bouquet loin d'elle, aussi loin qu'elle put. Les roses s'éparpillèrent sur le sable où les lames de la marée allaient venir les cueillir dans un instant.

« Allons dîner! » dit Marfa.

Cette fois, la larme éternelle qui stationnait dans l'œil du baron glissa lentement sur sa joue et vint se perdre dans sa moustache. Mais il ne dit pas un mot et nous suivit à distance, le dos plié.

« Pourquoi donc le tourmenter ainsi? demandai-je à mon amie. Ne pourrais-tu pas au moins le laisser tranquille? »

Elle me répondit :

« Non, ça m'amuse... Il faut bien qu'il serve à quelque chose... D'ailleurs, ce n'est pas un homme, c'est un chiffon!... »

Le lendemain, le baron tournait longtemps autour de moi, et finissait par m'aborder avant dîner, pendant que Marfa changeait de toilette. Il était cérémonieux et timide, le baron; et quoique je fisse mon possible pour le mettre à l'aise, ce ne fut qu'après bien des périphrases qu'il en vint au fait. Alors, le premier pas franchi, il me récita tout le chapitre de ses confidences : il me dit un grand amour pour sa femme, le dédain dont elle l'accablait, son désespoir; il me répétait sans cesse :

« Du reste, vous le voyez bien, vous le voyez bien... Tout le monde le voit... »

Et il finit par me demander :

« ... Enfin, dites-moi ce qu'il faut faire, vous qui êtes son amie!... »

Il était si piteux, si ridicule, mais en même temps si tendre et si bon, qu'il m'inspirait un sentiment indéfinissable, où il y avait de la compassion et de la moquerie. Je lui répondis en lui expliquant le caractère des Polonaises en général, et celui de Marfa en particulier, sans parler de Ladislav, bien entendu.

« Vous n'avez pas su la prendre, lui dis-je... Mais qui sait? Elle est changeante, capricieuse comme nous le sommes toutes... Elle peut en revenir... Et alors, elle vous aimerait autant qu'elle vous déteste à présent... »

Ses yeux bleus brillèrent.

« Vous croyez? dit-il, vraiment, vous croyez?... »

Et, se repliant sur lui-même, concentrant son attention, les yeux fixes, le front ridé, il s'écria :

« Ach! mein Gott! Comment pourrais-je me faire aimer!... »

Il était si comique à ce moment-là, que l'esprit de raillerie l'emporta.

« Battez-la! » lui dis-je.

C'était du reste un excellent conseil. Sans le comprendre, il le prit au sérieux. Et, secouant sa bonne tête et me regardant de ses bons yeux plaintifs, il répondit :

« Non, non... Cela, je n'oserai jamais!... »

En ce moment, Marfa nous rejoignit.

« Il te fait la cour? » me dit-elle.

Le baron se leva avec un geste d'épouvante et de protestation. Marfa haussa les épaules.

« Oh! ce n'est pas pour vous le reprocher, mon cher!... Vous savez si je serais jalouse!... Tenez! caressez un peu Nita qui s'ennuie. »

Et elle lui jeta la petite chienne sur les genoux.

Peu de jours après ces incidents, le couple partit subitement, Marfa l'ayant exigé. Le baron désirait aller à Paris : elle voulut entrer à Varsovie. Il céda, et ils s'embarquèrent, le mari portant Nita dans un panier à trous, la femme assise à l'autre bout du coupé. Je les avais accompagnés à la gare, et j'attendais le sifflet de la locomotive. Marfa, qui ne m'avait pas encore expliqué sa nouvelle fantaisie, m'appela en se penchant à la portière :

« Je n'y tenais plus, me dit-elle... J'étais trop loin de Ladislav!... »

Il y avait de l'extase dans ses yeux...



Arrivée à ce point de son récit, Madame C*** s'arrêta, me regarda et me dit :

« Eh bien, que pensez-vous de tout cela?... »

— Votre Marfa, lui répondis-je, me paraît une abominable créature, une de ces femmes que le diable a fabriquées tout exprès pour damner les hommes de bien... Le baron m'intéresse beaucoup plus qu'elle... Le malheureux!... comme je ne voudrais pas être à sa place. »

Madame C*** sourit.

« Vous aimeriez mieux être à celle de Ladislav? fit-elle avec une pointe de malicieuse ironie. »

— Ma foi, je n'en sais encore rien; il faut voir la suite. Mais si vous voulez que je sois franc, je vous dirai que je me félicite de n'avoir jamais rencontré votre amie... »

— Peut-être avez-vous raison... Pourtant, elle avait du bon, beaucoup de bon... Ne soyez pas trop sévère!... Vous verrez à la fin... si vous voulez que je continue, car peut-être que mon histoire ne vous intéresse pas?... »

— Elle m'intéresse beaucoup, l'histoire. C'est l'héroïne qui me déplaît... »

— Alors, je continue... peut-être vous reconcilierez-vous avec elle... Il ne faut jamais désespérer de nous, je vous l'ai déjà dit... Nous nous élançons au ciel au moment où l'on nous croit tombées en enfer... »

..

Ici se place un intervalle de trois années... reprit Madame C***. Trois années bien remplies, mais dont je vous résumerai l'histoire en peu de mots.

En rentrant à Varsovie, Marfa n'y trouva plus son Ladislav : il avait disparu, et elle eut quelque peine à découvrir qu'il était allé recueillir un petit héritage en Finlande. Il revint : on revient toujours. Vous devinez ce qui se passa ?

Je dis :

« La destinée du baron Strœm suivit son cours ? »

Madame C*** secoua la tête sans répondre et continua : Cela finit par un divorce... Chez nous, le divorce est très facile, vous savez... L'église même ne refuse pas sa bénédiction aux divorcés qui contractent de nouveaux mariages; il le faut bien, sans quoi, nous qui sommes religieuses et ne saurions nous passer de Dieu, nous nous ferions toutes protestantes... Entre temps, Marfa avait perdu son père, en sorte que, sa mère ayant

peu d'autorité sur elle, il n'y avait plus personne pour la retenir. Elle put donc réaliser son rêve de pensionnaire, et se marier avec Baranow, en lui apportant une grosse fortune encore. Quant au baron Strœm, que devint-il ? Je n'en sais rien, et je regrette de ne pouvoir vous renseigner sur son compte, puisque vous vous intéressez à lui. Il disparut. Je ne l'ai jamais rencontré nulle part, quoique j'aie passé ma vie à courir les endroits où l'on rencontre tout le monde. Peut-être qu'il s'est suicidé, peut-être qu'il s'est consolé. Je préfère cette seconde hypothèse ; elle est reposante. Et vraiment, cet excellent homme méritait d'être heureux. Il s'était trompé, voilà tout ; il n'était pas fait pour une Polonaise.

« Voilà donc Marfa mariée à son Baranow. Un bonheur que je n'essayerai pas de vous décrire : elle exultait, elle s'épanouissait, elle racontait sa joie à qui voulait l'entendre, elle était bonne, elle ne faisait plus jamais ses yeux de tigresse. Quant à lui, qui n'avait jamais eu de romanesque que son bouquet de tubéreuses et sa fameuse lettre, il se laissait adorer, cajoler, béqueter, caresser, en toute complaisance. Le bonheur, ou plutôt peut-être le bien-être l'éteignait, si jamais il avait eu quelque flamme.



pelai ses mélancolies et ses confidences comme si elles eussent été de la veille. Il n'y avait que le décor de changé : le ciel brouillé, la mer plus pâle, et ça et là, parmi les étrangers en complets de flanelle ou en robes légères, des casques de Frisonnes au lieu des bérêts basques. Elle m'explique qu'elle est installée à Scheveningue, en famille, pour toute la saison, qu'ils ont loué une villa, qu'ils sont très nombreux, très gais, et qu'il faut que j'aie le déjeuner chez eux le lendemain, à onze heures et demie. J'accepte. J'arrive à l'heure exacte : un domestique était en train de balayer le salon, de telle manière qu'on ne savait pas s'il était de la poussière ou s'il en apportait. Le désordre, vous savez, c'est un de nos caractères nationaux. Vous n'imaginez pas la peine que j'ai eue à m'en corriger. Et encore !... On m'installe dans un coin, en me priant d'attendre. J'attends d'abord avec patience, puis avec résignation. De temps en temps la porte s'entr'ouvre, j'aperçois une frimousse d'enfant malpropre qui vient m'examiner. Cela dure au moins une heure ; puis Marfa arrive enfin, dans un nuage de dentelles et se confondant en excuses :

« Tu dois mourir de faim, pauvre chérie !... »

— Je crois bien.

— Nous allons nous mettre à table... »

Oui-dà !... Cela dure encore une autre heure, ou à peu près. Les membres de la famille, ou plutôt de la tribu, font leur entrée l'un après l'autre : M. Baranow, engraissé, luisant, les yeux mi-clos cachés derrière des lunettes bleues à branche d'or ; les cinq enfants, dans des robes tachées ; leur gouvernante, une sœur de Madame, une sœur de monsieur, une tante de je ne sais qui, une inénarrable tante, énorme, digne, les cheveux teints, le visage peint, des yeux langoureux de vieille tourterelle. Tout cela rit, crie, glousse, comme un poulailler en goguette. Un gong chinois

Il devenait de plus en plus inoffensif, administrait les biens de sa femme, la conduisait au bal en hiver, aux courses en été, ne jouait guère, se grisait peu. Ils avaient un enfant chaque année. Marfa était si animée, si bien portante, si gaie, que ses grossesses la gênaient à peine. Dans le monde, on les citait comme exemple d'un couple uni.

Moi, je les avais perdus de vue ; aux premiers temps de son mariage, Marfa m'avait écrit quelquefois ; puis la correspondance s'était relâchée, puis elle avait cessé tout à fait, et je ne savais rien d'elle que par des amis communs rencontrés au hasard de mes voyages.

Or, un été, je me trouvais à Scheveningue : une station pour laquelle j'ai toujours eu une certaine tendresse. Et voici qu'un jour, en revenant d'une promenade à travers les dunes, je me trouve nez à nez avec Marfa. Nous nous jetons dans les bras l'une de l'autre, comme à Biarritz, et vraiment elle était encore si jeune, si jolie, si fraîche, si pareille à elle-même enfin, que je me rap-

donne enfin le signal du repas. Baranow vient m'offrir le bras, et l'on se dirige en procession vers la salle à manger. Il manquait un couvert — le mien, sans doute. Bousculade générale. Enfin tout le monde est casé. On sert. Hélas ! la femme de chambre renverse l'omelette, et le rosbeaf était brûlé ! On déjeune comme on peut, avec des hors-d'œuvres, des poissons, des légumes. La tante jacasse, les petits piaillent, la gouvernante leur crie de se taire. Quant à Baranow, il contemple son assiette et ne dit mot. Le repas fini, on retourne au salon pour le café. Il était tiède, cela va sans dire. On fume des cigarettes. Au moment où je commençais à causer un peu avec Marfa, la porte s'ouvre, et qui vois-je entrer ? Hilsky, le comte Hilsky en personne !...

Je regarde autour de moi, avec un vague effroi. Marfa rougit un peu et lui tend affectueusement la main, qu'il baise avec sa grâce habituelle ; les petits viennent tourner autour de lui comme autour d'un vieil ami de la maison ; Baranow se déride ; la tante lui sourit de tout son râtelier. Je profite de ce qu'elle l'accapare un moment pour demander à mon amie en *à-part* :

« Tu es donc réconciliée avec lui ?... »

Elle me répond, sans le quitter des yeux : « Sans doute... »

— Et ton mari... aussi ?... »

— Nous sommes tous très bons amis... »

De fait, cet Hilsky était charmant, surtout à côté de Baranow dont son élégance faisait ressortir la lourdeur et l'atonie. Visiblement, Baranow l'admirait et jouissait, dans sa vanité de bourgeois enrichi, de l'amitié que lui témoignait ce gentilhomme, peut-être aussi de son ancienne victoire.

Cependant, la conversation se prolonge assez longtemps autour des tasses, parmi la fumée des cigarettes qui se succédaient. Puis, Hilsky ayant proposé une promenade sur la plage,

nous sortons, toute la bande, excepté la tante qui ne sortait jamais. On flâne, on regarde les toilettes, on joue aux petits chevaux, on se perd, on se retrouve, et toujours Hilsky et Marfa finissaient par revenir l'un à l'autre, comme si une force secrète les eût rapprochés. Or, c'est là un symptôme qui ne trompe pas. Comme dit la chanson :

Ceux-là sont heureux
Qui sont amoureux,
Et sous l'œil des cieus
S'en vont deux par deux.

L'œil des cieus, je pense, n'y voyait goutte, celui de Baranow non plus ; mais Hilsky et Marfa étaient ensemble, toujours ensemble. Un soupçon m'avait effleuré quand j'avais vu le comte arriver comme un ami de la famille. Ce soupçon prit consistance, et comme je n'avais rien de mieux à faire à Scheveningue, je me mis à les observer.

Ils étaient drôles, et cela ressemblait de plus en plus à un ménage à trois. Hilsky se tenait très bien ; Marfa était agitée, inquiète dès qu'il n'était pas là, le guettant toujours : la femme amoureuse, folle, qui ne pense qu'à sa passion.



des deux, je crois. Le fait est que les choses allaient cahin-caha, lorsqu'un beau jour je trouvai toute la maison en larmes : Marfa pleurait, sanglotait plutôt, dans une révolte de son âme passionnée qu'un coup subit avait tendue ; la tante pleurait à côté d'elle, les joues déteintes ; Baranow, caché derrière un journal, faisait des gestes navrés ; un des enfants vint se jeter dans mes bras, tout en larmes aussi et disant :

« Il est parti, notre bon ami, il est parti !... »

Alors ils se mettent tous ensemble à m'expliquer, à travers leurs larmes, que ce pauvre, ce cher comte Hilsky avait été obligé de partir subitement, et qu'il était probablement ruiné.

Et Marfa répétait : « Parti !... parti !... »

Et Baranow :

« Ruiné !... complètement !... Quelle fatalité !... »

Moi, je dis le peu que je trouve à dire, des condoléances, des exclamations. Puis, quand j'essaye de demander des détails, on me fournit des explications auxquelles je ne comprends pas grand'chose : un krach quelconque, je ne sais plus.

« Mais ses terres ? »

— Engagées ! me répond Baranow.

— Alors, c'est une ruine complète ?

— Complète !

— Le malheureux ! que va-t-il faire ?... »

Et Marfa répète en sanglotant plus fort :

« Oui, que va-t-il faire, que va-t-il faire !... »

Au bout d'un moment, je les laisse à leur douleur et je m'en vais, toute pensive, avec l'idée qu'il se préparait quelque chose de nouveau.

Les jours suivants, en effet, je les vois à peine : ils se cachaient, comme des gens en deuil. On n'entendait pas de bruit dans leur villa ; les cinq enfants jouaient silencieusement, « pour ne pas faire de la peine à maman » ; la gouvernante baissait l'oreille. Et quand j'apercevais Baranow, je pensais au baron Strøm : il finissait par lui ressembler, positivement. Marfa pre-

Mais si leur attitude laissait subsister quelques doutes, ces doutes disparaissaient dès qu'on regardait Baranow. Il avait — passez-moi l'expression — la tête à ça : inattentif et béat, absorbé par les choses extérieures, par sa correspondance, par les journaux, par le bain, l'air absent, le regard distrait, il portait son malheur avec la plus tranquille inconscience. Il me prit en affection, et bientôt, pendant qu'Hilsky et Marfa restaient ensemble, il me tira à part pour m'entretenir des questions qui l'intéressaient. C'était un homme d'une prodigieuse insignifiance et d'une nullité sentimentale qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Il ne lui vint pas à l'esprit de me faire la cour ; il me parlait de ses champs de betteraves, de la question sociale et surtout de la guerre dont la crainte le hantait, commentant à sa manière les dépêches des journaux ou les propos d'un attaché d'ambassade espagnole qu'il rencontrait sur la plage. Marfa me parlait le moins possible ; je servais ses petits intérêts en occupant son mari, elle en était ravie. Quant aux deux sœurs, à la tante, à l'institutrice, aux enfants, ils accompagnaient d'un tapage incessant la pièce intime qui, suivant les circonstances, devait tourner au drame ou à la comédie.

Fut-ce l'un, fut-ce l'autre ? au fond je n'en sais rien. Un peu

nait un air tragique et roulait des yeux hallucinés. Je me demandais : « Comment cela va-t-il finir ?... »

Cela finit comme à Biarritz, par un brusque départ. Comme à Biarritz aussi, je les reconduisis à la gare. Mais ce fut beaucoup plus compliqué : les enfants n'étaient pas tranquilles comme Nita dans son panier à trous ; il y en avait toujours un sur les rails, au risque d'être écrasé. Baranow se débattait avec vingt-cinq malles à enregistrer, en s'essuyant le front. Seule, la tante gardait son calme. Ce fut elle qui m'expliqua que, depuis le départ du comte Hilsky, leur ami intime, ils s'ennuyaient trop à Scheveningue.

« Marfa finirait par tomber malade, me dit-elle, et ce pauvre Baranow ne sait plus que devenir. »

Enfin, ils furent empilés dans les deux coupés qu'ils avaient retenus, et le train partit. Marfa s'était effondrée dans son coin, toute à ses pensées. Elle me dit à peine adieu. Baranow agita son mouchoir. Le train avait déjà disparu que j'étais encore sur le quai de départ, à penser à eux. Et je me disais : « Il faudra pourtant que je sache ce qu'ils sont devenus... »

...

Madame C*** s'interrompt de nouveau.

« C'est mouvementé, mon histoire, me dit-elle, ne trouvez-vous pas ?... Ce n'est pas comme vos romans psychologiques, où il n'arrive jamais rien... Là, du moins, on change de place, on voyage, on se ruine... Ça marche, enfin.

— Vers quoi ? demandai-je...

— Vous allez voir... Mais que pensez-vous de mon amie ?...

— Je n'ai pas encore d'opinion.

— Ah ! ah !... Vous en aviez une, tout à l'heure !... Elle vous paraît donc moins mauvaise ?

— Ou plus folle.

— Vous êtes un affreux bourgeois.

— Je n'aime pas les cœurs d'artichaut.

— Vous avez tort... Ce sont les feuilles qui ne valent rien... mais quand elles sont toutes tombées, le cœur est excellent... »
Elle continua.

Là-dessus, passent des années. Au moment où j'accompagnais les Baranow à la gare de Scheveningue, ma curiosité était piquée au plus haut point. Mais la curiosité est un sentiment qui s'émousse très vite. Et puis, la vie nous entraîne. Moi,

je n'ai certes pas eu l'existence aussi mouvementée que mon amie, mais enfin, j'ai eu mes occupations, mes préoccupations, mes misères comme tout le monde. Et comme je ne retournais pas à Varsovie, où je n'avais plus d'intérêts, je ne savais rien de Marfa, ni de son mari, ni du comte Hilsky. Mais le monde est si petit, qu'on finit toujours par s'y retrouver; je les ai revus tous les deux.

Lui, à Paris, tout simplement, à un bal de l'ambassade russe. Il avait l'air de ne connaître personne, et errait à travers les salons comme un abandonné. Ses yeux vagues regardaient sans voir. Il tressaillit quand je l'arrêtai :

« Monsieur Baranow !... »

Il me dévisagea un moment, sans me reconnaître.

« Ah ! oui, fit-il enfin, comme un homme qui sort d'un rêve, Madame X... »



— Non, Madame C...
— Oui, oui, c'est bien Madame C... que je voulais dire... »

Je vis que mon nom ne lui disait rien, et j'ajoutai :

« Madame C... qui a passé une saison avec vous à Scheveningue... »

Il sourit :

« Ah ! oui, à Scheveningue... »

— Vous êtes donc seul à Paris ? » lui demandai-je.

Il me répondit :

« Oui, je suis seul... »

— Et votre famille ?... Elle est restée en Pologne ?...

— Oui, elle est restée en Pologne.

— En bonne santé ?

— En bonne santé.

— Et Marfa ?... »

Il ne me répondit pas tout de suite; ses yeux tournèrent, son front se plissa, sa figure prit une expression de contrariété plutôt que de douleur. A la fin, il fit un mouvement d'épaules en me répondant :

« Ma femme m'a quitté... Elle est partie... avec le comte Hilsky... Alors, je voyage... »

Comme je restais ahurie, sans trouver un mot à lui dire, il ajouta :

« C'est une vieille histoire... Il y a trois ans, quatre ans, je ne

sais plus... N'avez-vous pas besoin de vous rafraîchir ?... »

Et il me conduisit au buffet où il but trois verres de champagne sans dire un mot, en inconscient. Un ami que j'avais appelé d'un signe vint me tirer d'embarras.

Je fis quelques tentatives auprès des Polonais de ma connaissance pour me renseigner sur cette histoire. Personne ne sut rien me dire de précis; j'en fus réduite à des racontars plus ou moins vraisemblables, jusqu'au jour où je rencontrai Marfa.

Oh ! quelle rencontre, mon Dieu ! quelle rencontre !...

C'était à Londres, l'année dernière. J'étais au Derby, en compagnie d'amis anglais qui avaient tenu à me montrer cette espèce de fête nationale. Je ne me connais guère en chevaux, et c'est avec une parfaite indifférence que j'avais vu les purs-sang osseux et allongés se poursuivre dans la piste. Un de mes amis, lord H..., voyant que je ne m'amusais guère, me dit, dans l'intervalle de deux courses :

« Voulez-vous venir sur la pelouse ? Vous verrez notre peuple, notre vrai peuple. Ça n'est pas beau. Mais pour une étrangère, cela peut être intéressant. »

Lord H... le disait bien : cela n'est pas beau. C'est la misère qui s'amuse, une misère où il y a du vice, une misère bariolée, ivre de gin et de whisky, si grouillante, si pullulante, qu'on se demande où Londres la cache, malgré son immensité. Naturellement, je n'avais jamais rien vu de pareil, et je regardais de tous mes yeux cette humanité inattendue, prise de peur quelquefois et serrant le bras de Lord H... (qui n'en était pas fâché), quand un de ces malheureux plantait sur moi des regards curieux où il me

semblait lire de la haine et de l'envie. Cela doit être la même chose, ou à peu près, au Grand Prix. Nous qui sommes les riches, nous ne savons pas de quoi se composent les fleurs de nos fêtes...

Soudain, je m'arrêtai, prise d'une véritable stupeur, à deux pas d'un bookmaker qui gesticulait devant une petite table, vêtu d'un veston à carreaux crasseux, coiffé d'un chapeau haut de forme hérissé : cet individu, c'était la vivante image du comte Hilsky. Un Hilsky dégradé, déchu, ravalé, un Hilsky amaigri par les jeûnes, brûlé par les liqueurs fortes, mais qui, dans ses vêtements de pauvre, conservait pourtant encore comme des traces effacées de son ancienne distinction. Je m'écriai :

« Ce n'est pas lui ! Ce ne peut être lui !... »

— Qui donc ? » demanda lord H*** étonné.

Et au même instant, à quelques pas derrière le bookmaker, j'aperçus une créature qui me parut le fantôme de Marfa. Elle était belle encore, sous des haillons, d'une espèce de beauté tragique qui faisait mal : pâle, ou plutôt terreuse, d'un teint de malade sous l'éclat de ses fins cheveux d'or, son visage amaigri, illuminé par les yeux d'autrefois, par ces grands yeux qui exprimaient si bien l'amour. Je m'écriai :

« C'est elle !... C'est bien elle !... »

Et, lâchant le bras de lord H***, ne pensant à rien, je me rapprochai de l'étrange couple. Hilsky me regarda sans me reconnaître, mais Marfa, elle, me reconnut tout de suite et voulut se détourner. Je l'appelai :

« Marfa !... Est-ce toi ?... Est-ce bien toi ? »

Alors elle me regarda et répondit :

« Oui, c'est moi !... »

Et nous nous mîmes à causer, sous l'œil stupéfait de lord H***.

« Mon Dieu ! lui dis-je, comment donc... ? »

La question expira sur mes lèvres ; Marfa la prévint :

« C'est tout simple, me dit-elle ; il était ruiné, je l'ai suivi... »

— Mais toi ?... Ta fortune ?...

— Je l'ai laissée à mes enfants.

— Et... celui qui en jouit ne t'envoie rien ?...

La dure flamme des mauvais jours passa dans ses yeux :

« Je ne veux rien recevoir de cet homme ! s'écria-t-elle.

— Pourtant...

— Je le hais !...

— Mon Dieu ! que pourrais-je faire pour toi ?...

— Rien... merci... D'ailleurs, je suis heureuse...

— Heureuse, toi ?... heureuse ainsi ?...

— Oui, je l'aime. »

Et ses yeux les plus sérapiques allèrent se poser sur l'affreux homme qui gesticulait sans s'occuper d'elle.

Je repris :

« Tu es folle... Ecoute... viens avec moi... je t'emmènerai... je t'arrangerai ta vie... Tu ne peux pas rester avec lui... c'est impossible... Je vais te donner mon adresse, et demain, si tu veux... »

Elle m'interrompit en secouant la tête.

« Merci, répéta-t-elle posément... Je ne le quitterai jamais, lui... Si tu savais comme c'est bon de souffrir à deux !... Il n'a que moi, je n'ai que lui... Qu'est-ce que cela me fait de n'avoir pas de robe ?... ou de manquer de pain ?... Je te dis que je l'aime !... Je ne changerais avec personne, je ne regrette rien... »

J'essayai de faire vibrer une autre corde :

« Marfa, tes enfants !... »

Elle s'assombrit.

« Je les ai oubliés, fit-elle... Mais j'ai eu une petite fille... qui est morte... parce que je ne pouvais pas lui donner du lait assez bon... A celle-là, je pense souvent... »

Nous formions un groupe singulier : elle en haillons, moi... assez bien. On commençait à nous remarquer, et lord H*** était fort mal à l'aise. D'ailleurs, que lui dire de plus ?... Puisqu'elle était heureuse !... Je fis un signe à lord H*** qui se rapprocha en hésitant, et lui demandai son portefeuille. Je pris tous les banknotes qui s'y trouvaient et les tendis à Marfa, ainsi que mon porte-monnaie. Elle eut un mouvement de joie :

« Que tu es bonne ! s'écria-t-elle... Quelle bonne amie j'avais !... »

Elle courut porter l'argent à Hilsky, qui le fourra dans sa poche, se retourna vers moi et m'envoya gracieusement un salut de la main, un de ses beaux saluts d'autrefois.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » me demanda lord H*** en m'emmenant.

Je la lui racontai comme je viens de vous la raconter. Lord H*** est un anglais très anglais. Savez-vous ce qu'il en conclut ? Quand je fus arrivée au bout de mon récit, il me dit gravement, en français, avec son fort accent britannique :

« J'avais toujours pensé que les perles fausses brillent quand même dans le fumier !... »

« C'est fort, cela, ne trouvez-vous pas ?... Perle fausse, une femme capable d'une telle abnégation, d'un tel dévouement ! Je suis sûre que vous êtes moins sévère.

— Oh ! moi, répondis-je, je ne juge jamais !... Il faudrait lire dans les âmes, et l'on ne peut pas !... Mais si vous voulez mon impression, je vous dirai en toute franchise que votre Slave...

— Eh bien ?...

— ... Me donnerait une folle envie d'épouser une Anglaise. »

ÉDOUARD ROD.

(Illustrations de Georges Amigues.)





Cendres Pensées

BALLADE

*Lorsque le vent, grand faiseur de discours,
Berce en passant quelque forêt prochaine,
Ce sont des mots mystérieux et sourds
Que dit la voix du sapin et du chêne.
A ce murmure en mon cœur se débaine
Un chant avec ses accompagnements.
Mais, en ce cœur, plus que leurs bercements,
Que votre voix a donc de résonnance.
Aussi, rêveur à ces enchantements,
Ce n'est qu'à vous, rien qu'à vous que je pense.*

*Lorsque le vent au loin chasse les lourds
Nuages noirs, que la nuit est sereine,
Le ciel a l'air d'un dôme de velours
Sombre et clouté d'étoiles. Dans l'arène
Le grain de sable est moins nombreux. La reine
De ces rubis, saphirs et diamants,
Ne vaut pourtant vos yeux doux et charmants,
Vos yeux si grands, si remplis de dolence.
Aussi, devant ces éblouissements,
Ce n'est qu'à vous, rien qu'à vous que je pense.*

*Lorsque le vent paisible, aux soirs des jours
Brûlants d'été, ranime à son baleine
Les mille fleurs qu'il trouve en son parcours,
Dans les jardins, la forêt ou la plaine,
La nuit plus douce est alors toute pleine
De leurs senteurs, de leurs enivrements.
Mais vos cheveux, aux longs déroulements,
Dans leur parfum ont plus de pénétrance.
Aussi, grisé par ces embaumements,
Ce n'est qu'à vous, rien qu'à vous que je pense.*

ENVOI

*Chère adorée, en vain les firmaments,
Les chants, les fleurs, chercheront, purs aimants,
A m'attirer par leur douce présence ;
En tous les lieux, comme à tous les moments,
Ce n'est qu'à vous, rien qu'à vous que je pense.*

JÉRÔME DOUCET.

G. WERTHEIMER



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Bousod, Voladen & Co.

L'ARRIVÉE DU FAVORI

Ayuntamiento de Madrid

L'Aventure de Casimir

PAR CH. DE COYNART

VICTORINE avait soixante ans ; Cécile en comptait cinquante-six, et Sidonie, malgré ses bandeaux noirs, qui étaient postiches, portait sans conteste ses quarante-neuf printemps.

Toutes trois, filles de Monsieur Lecornay, ancien comp-



table, étaient restées demoiselles et habitaient ensemble une gentille maison à X..., une sous-préfecture des pays perchés.

Il semble vraiment que les petites villes de province soient des bibliothèques où l'on retrouve toujours les mêmes ouvrages de fonds.

Or, Victorine, Cécile et Sidonie étaient les trois exemplaires de vieilles filles les plus typiques qu'aient jamais engendrés les mœurs provinciales.

Elles avaient eu leurs malheurs et leurs désillusions.

Victorine, à vingt-huit ans, avait été fiancée à un commerçant établi depuis peu dans la ville ; mais huit jours avant le mariage une faillite était venue rompre tous les projets, et Victorine, mise en défiance par ce premier essai, avait définitivement renoncé au mariage.

D'ailleurs, si elle avait consenti à celui-là, c'était uniquement pour faire comme tout le monde. L'histoire des moutons.

Cécile, elle non plus, n'avait aucune disposition qui la portât à désirer les joies conjugales. C'était un esprit très étroit que le mysticisme avait séduit promptement, parce qu'il s'agit simplement de croire sans discuter. Du moins c'était là sa façon d'envisager la religion, qu'elle rapetissait ainsi aux limites de sa conception. Sans la crainte de chagriner son père, elle serait entrée au couvent.

Quant à Sidonie, « la petite », comme l'appelaient les deux aînées, elle possédait une nature romanesque et en même temps pleine de prudence. Elle avait lu en cachette *Paul et Virginie* et peu de temps après s'était amourachée d'un dentiste.

Ce monsieur, toujours correctement mis, sentait bon, parlait d'abondance avec un aplomb remarquable et avait des manières de prestidigitateur qui donnaient l'illusion d'une aisance distinguée.

Il fut reçu dans l'intérieur Lecornay et l'on prévoyait enfin un mariage, quand il disparut un beau matin sans que l'on sût ce qu'il était devenu.

Les fortes têtes déclarèrent que ce devait être un agent de l'étranger et Sidonie conçut un profond chagrin.

Pour comble de malheur, le père Lecornay, veuf depuis longtemps, mourut.

Les trois sœurs restèrent seules, livrées à elles-mêmes. Tout

naturellement elles sentirent le besoin de se soutenir mutuellement et se serrèrent les unes contre les autres, ainsi qu'on le voit faire aux poussins quand la poule s'éloigne.

Sainte Catherine, qui leur devait bien sa protection, veilla sans doute sur elles, car leur existence s'arrangea le mieux du monde.

Victorine donna des répétitions de lecture et d'écriture, Sidonie des leçons de maintien et de piano, et Cécile se chargea de la maison avec l'aide d'une petite bonne. Elles vieillirent ainsi paisiblement, à l'écart du monde, confiantes les unes dans les autres, tenues au courant des nouvelles du pays par la feuille hebdomadaire de la localité qu'elles lisaient solennellement en compagnie de leur perroquet, potinant entre elles comme des portières, bonnes pour les pauvres, féroces pour le prochain, très pieuses et intransigeantes au possible.

Si par hasard elles voyaient le nom de M. Zola, elles pensaient à l'enfer, et à leurs yeux le musée du Louvre était un mauvais lieu.

Tous les matins on voyait passer Victorine et Sidonie qui partaient pour la messe de sept heures. Cécile n'allait qu'à la messe suivante, afin que la petite bonne fût constamment surveillée.

Mais le dimanche elles se rendaient « en corps » à la grand-messe et l'on apercevait périodiquement leurs trois silhouettes semblables, à la file sur le trottoir, rasant les boutiques puis s'en-gouffrant sous le porche de la vieille église. Elles marchaient toujours par rang d'âge.

Un capitaine de la garnison, très loustic, avait fini par les remarquer et, renseignements pris, les avait surnommées : « Les trois sans hommes. »

Le surnom leur était resté.

Or, en 189..., Cécile découvrit que leur servante touchait le sou pour franc, sans compter qu'on avait déjà observé un abus d'os « de réjouissance » avec la viande.

Séance tenante on congédia la bonne et l'on se mit en quête pour la remplacer.

Provisoirement ce fut la mystique Cécile qui dut faire la cuisine.

Heureusement pour ses mains, heureusement aussi pour



l'estomac de ses sœurs, une voisine leur proposa quelques jours après une jeune fille dont la mère était depuis vingt ans domestique chez un notaire des environs. C'était une garantie qui déterminait les trois vieilles filles.

On fit venir incontinent les deux femmes et les demoiselles

Lecornay expliquèrent leurs conditions ainsi que le service de la maison.

L'affaire se conclut et Annette Garin — c'était le nom de la jeune fille — fut installée le soir même dans la chambrette du haut. Elle était gentille, Annette. Ses dix-neuf ans lui mettaient au visage une fraîcheur de bon aloi et, sous le coquet petit bonnet blanc, ses grands yeux noirs avaient des regards fripons qui n'étaient pas déplaisants.

Les demoiselles Lecornay, qui n'y connaissaient rien, lui trouvaient un air de candeur délicieux, et comme la jeune fille était vive, intelligente et pleine de bonne volonté, la satisfaction du trio fut bientôt complète.

Les rues de X... sont généralement peu animées. Les passants sont rares et le roulement des voitures se réduit à celui des carioles des boulangers et des deux ou trois omnibus de la gare.

Cependant le quartier des trois vieilles filles était un des plus favorisés pour le mouvement, car la caserne se trouvant de ce côté, c'était devant la maison un passage continu de soldats.

Vers six heures du soir surtout, après la soupe, les troupiers, de bons lignards tranquilles, descendaient par bande de cinq, six, les bras ballants, leurs gros pieds battant le pavé en mesure, par habitude. Le dimanche, leurs gants de fil bien propres mettaient à leurs côtés un va-et-vient rythmé de poings blancs et, sans rien dire, flâneurs, désœuvrés dans l'étonnement de leur jour de liberté, tous ces braves garçons déambulaient par la ville plus lents encore qu'en semaine, parce que c'était jour de fête.

Or, si les demoiselles Lecornay avaient de nombreuses antipathies, leur plus vive se manifestait à l'égard des soldats. Elles avaient une sainte horreur du pantalon rouge et leur père n'avait pas peu contribué à la leur donner.

Pourquoi?... Madame Lecornay aurait peut-être su le dire. Toujours est-il que le bonhomme avait réussi à inculquer à ses filles que l'armée était un ramassis de vauriens sans foi ni loi, capables de toutes les audaces...

Sidonie avait seule conservé au fond de son cœur une certaine indulgence pour ceux qui, du jour au lendemain, peuvent être appelés à mourir en défendant leur pays. Mais jamais elle n'aurait osé l'avouer tout haut et elle était la première à courir s'indigner à la mairie quand, par hasard, lors d'un passage de troupes, on leur demandait de loger des hommes.

A ce sujet, on racontait que du vivant du père Lecornay, pendant une période de grandes manœuvres, un caporal et une petite escouade étaient venus réclamer le logement que leur assignait l'ordre du cantonnement.

Le père Lecornay avait commencé par fermer sa porte, mais comme le caporal insistait, le bonhomme avait tiré deux francs de sa poche en disant d'un ton emphatique : « Tenez, j'aime mieux faire un sacrifice d'argent. Allez à l'hôtel. »

L'escouade était retournée à la mairie, mais comme le premier adjoint était un vieil ami de Lecornay, l'affaire avait été étouffée et les hommes, envoyés ailleurs.

Après de tels précédents il était bien naturel que Cécile mit Annette en défiance contre tous ces « traîneurs de sabretache » qui défilaient chaque jour devant la maison, car la cuisine donnait sur la rue. Les carreaux de la fenêtre étaient bien barbouillés jusqu'à hauteur de tête, mais en se haussant un peu on pouvait encore voir au dehors. Et puis une fenêtre ne reste pas toujours close. Il faut bien donner de l'air et ces demoiselles

craignaient toujours que leur bonne ne s'en donnât trop.

Cécile commença donc à la jeune fille un sermon en trois points, auquel Sidonie vint ajouter une énergique péroraison.

Les soldats étaient « des suppôts du démon, des brutes, des grossiers et des viveurs (!) ». Pauvres petits troupiers!

Il n'en fallait pas davantage pour qu'Annette songeât à observer ces terribles séducteurs. Chaque fois que la surveillance de ses maîtresses lui en laissait le loisir, elle montait sur le barreau d'une chaise et, les yeux au ras des carreaux dépolis, elle contemplait le défilé des bandes de troupiers.

Aucun ne regardait de son côté. Elle en conçut plus d'assurance et peut-être un regret. Bientôt elle s'enhardit jusqu'à entre-bâiller la fenêtre le dimanche matin, pendant la grand'messe. Ainsi elle pouvait vaquer à son ouvrage sans perdre le spectacle de la rue.

Les soldats passaient bien, mais ils ne semblaient pas l'apercevoir. Alors ce fut du dépit et un matin, toujours un dimanche, elle eut l'audace de s'avancer en pleine lumière dans la baie de la fenêtre grande ouverte.

Une demi-douzaine de troupiers arrivaient. Deux ou trois la virent, mais ils continuèrent leur marche, impassibles, sans même se rien dire entre eux. Et Annette s'était déjà fait la réflexion que pour des « traîneurs de sabretache » ils étaient bien modestes avec leurs fines bayonnettes.

Décidément « ces Demoiselles » pensaient des choses exagérées.

Presqu'aussitôt un petit caporal, qui descendait la rue d'un pas hâtif, s'arrêta brusquement à la vue de la jolie fille, la toisa une seconde et tout de suite poursuivit son chemin sans tourner la tête, comme au regret de son premier mouvement.

Annette, tout émue, se rejeta vivement en arrière et ce ne fut que cinq minutes après qu'elle osa revenir à la fenêtre pour la fermer. Car elle l'avait déjà remarqué, ce petit caporal, à cause de sa solitude habituelle. Seulement d'ordinaire il passait moins vite et son regard clair, un peu timide, semblait toujours chercher quelque chose. Mais jusque-là ses yeux ne s'étaient jamais arrêtés sur la cuisine...

Quand les demoiselles rentrèrent, Cécile constata que les côtelettes étaient brûlées....

Dans la journée le caporal revint, à pas comptés cette fois, et, sous le prétexte dissimulateur d'allumer une cigarette, il stationna un instant devant la maison. Mais la fenêtre était fermée et Annette, en train de tourner une sauce sous la surveillance de Cécile, ne put l'apercevoir.

Toute la semaine, vers cinq heures et demie, la promenade se renouvela sans succès. Par exemple, Annette s'en aperçut à plusieurs reprises et elle en fit des rêves...

Le dimanche suivant l'heure de la grand'messe arriva; le départ « en corps » des demoiselles s'effectua; Annette entr'ouvrit la fenêtre et... le caporal apparut au bout de la rue.

Elle, qui guettait, se recula, pas assez tôt cependant pour que le jeune homme ne vit pas son ombre.

Il eut un sourire bon enfant, avec un petit coup d'œil de côté, mais il ne s'arrêta pas.

C'était un garçon patient, de l'école de ceux qui ne brusquent pas, et un mot de son général lui revenait toujours à la mémoire. Celui-ci avait dit une fois : « Le fantassin doit s'avancer tout droit, mais avec des sinuosités. Tel, le tire-bouchon. » Excellente méthode pour le cas présent, l'amour et la guerre ayant des points de ressemblance.



Pendant huit jours encore le caporal fut fidèle à son petit manège sentimental.

Annette ne dormait plus et elle avait les yeux cernés.

Ce fut un dimanche, naturellement, qu'ils échangèrent leurs premiers mots.

Le caporal s'était arrêté franchement devant la fenêtre et, réitérant le « truc » de la cigarette, il frottait des allumettes sur la brique du mur, sans succès bien entendu.

Il feignit d'avoir usé toute sa boîte et murmura :

« Allons, bon ! faut que je me passe de fumer ».

En même temps il lançait vers l'intérieur un regard solliciteur.

Annette hésitait.

Le caporal reprit, comme se parlant à lui-même :

« C'est ennuyeux.... c'est ennuyeux.... »

Et il faisait semblant de fouiller dans ses poches.

Annette eut pitié de lui et se décida :

« Tenez, monsieur le militaire, si cela peut vous rendre service. »

Elle lui tendait plusieurs allumettes.

Le visage du caporal s'épanouit.

« Ah ! merci, mademoiselle, c'est bien gentil à vous d'obliger l'armée française. »

Et ils causèrent.

« Il n'y a pas longtemps, mademoiselle, que vous êtes à X... ? »

— Oh ! non, monsieur, depuis deux mois seulement.

— La ville est agréable.

— Je ne sais pas, je sors si peu.

— Ah ! ah !... Madame... Comment la nommez-vous, votre patronne ?

— J'en ai trois. Ce sont des demoiselles. Mesdemoiselles Lecornay.

— Eh bien ! Mesdemoiselles Lecornay ne vous laissent pas de liberté ?

— Non. Du reste je n'en ai pas besoin. »

Elle se reculait peu à peu, inquiète de ce que l'entretien se prolongeât. Le caporal comprit qu'il risquerait de l'effaroucher en insistant plus longtemps.

« Tant pis, dit-il, tant pis, mademoiselle... Tiens ! me voilà embarrassé... Pour vous faire mon remerciement de votre complaisance, il faudrait que je connaisse votre nom. »

— Annette.

— Alors, Mademoiselle Annette, bien le bonsoir et merci beaucoup, vous savez. »

Il salua militairement, un peu gauchement, avec un léger trouble dans les yeux et partit.

Annette sentait son cœur battre. Il était si poli, ce militaire !

Le lendemain le facteur s'arrêta devant la cuisine :

« Est-ce pour vous cette lettre-là, mademoiselle ? »

Annette prit l'enveloppe. Elle portait en suscription :

*A Mademoiselle
Mademoiselle Annette,
chez Mesdemoiselles Lecornay,
Rue au Pain, à X...*

« Oui, monsieur, » répondit la jeune fille.

Et, tout étonnée, elle tourna la lettre entre ses doigts, puis l'ouvrit. La lecture des premiers mots lui fit mettre brusquement le papier dans sa poche et, sans se rendre compte de ses actions, bruyante, nerveuse, elle s'agita dans la cuisine, déplaçant les casseroles, taquinant le fourneau, balayant avec frénésie.

Ce fut seulement au bout d'un quart d'heure qu'elle se calma. Alors, après avoir réfléchi un instant, elle s'en alla au fond du jardin dans certain petit local... à porte verte... où elle avait la

certitude de n'être pas surprise. Là elle lut la lettre. Voici quelle en était la teneur :

« Mademoiselle Annette,

« Mon goût et ma passion m'obligent à vous découvrir une chose qu'il ne m'est plus possible de vous taire. Mais avant de me livrer, dirai-je au plaisir ou au besoin de vous écrire, je commence par vous supplier de m'entendre.

« Que vais-je dire, après tout, que vous montrer votre ouvrage ? Et pourquoi vous fâcheriez-vous d'un sentiment que vous avez fait naître ? Émané de vous, sans doute il est digne de vous être offert ; s'il est brûlant comme mon âme, il est pur comme la vôtre.

« Serait-ce un crime d'avoir pu apprécier votre charmante figure, vos grâces enchanteresses et cette touchante candeur qui ajoute un prix inestimable à des qualités si précieuses ?

« Ah ! dites un mot et ma félicité sera votre ouvrage. Mais avant de le prononcer songez qu'un mot peut me réduire au plus noir désespoir.

« Un refus me laisserait croire que vous vous trouvez offensée et mon cœur m'est garant que mon respect égale mon amour.

« Ah ! je vous en conjure, ac-

« cordez un bout de billet de réponse de votre main à celui qui mettrait tout son bonheur à vous plaire et à se dire avec autant d'amour que de sincérité,

« VOTRE CASIMIR.

« Adresse : Casimir Barcil, caporal à la première escouade de la cinquième du deux. »

C'était là un modèle rédigé par le sergent-major, qui mettait complaisamment sa prose à la disposition de la compagnie.

La jeune fille, très oppressée, remit la lettre dans son enveloppe et le tout dans son corsage ; puis elle sortit en courant.

Juste à ce moment Cécile l'appela, mais en voyant d'où elle venait, la vieille demoiselle ne fit aucune observation.

Le soir le caporal ne passa pas... le lendemain non plus.

Casimir ressuscitait dans sa personne le type de Chauvin, ce facétieux conscrit de 1830, dont les « Poésies fugitives en manière de conseils » contiennent cette phrase :

Prenez du papier z'à vignette
Surmonté d'un cœur enflammé,
Lâchez vot' poulet z'en cachette,
Laissez bouillir, puis attendez.

Le caporal attendait.

Enfin, au bout de quatre jours, le vaguemestre lui remit une enveloppe maculée de deux ou trois taches de graisse.

Elle contenait une lettre de quelques mots :

« Monsieur,

« Je dois vous avouer que votre recherche me flatte et m'honore, mais il faut parler à maman. Elle est domestique chez Monsieur Y..., notaire à N...

« Je vous salue bien,

« ANNETTE GARIN. »

Immédiatement Casimir monta chez le sergent-major et, d'après des documents disponibles pour toutes les circonstances, il rédigea la lettre suivante :

« Puissance du ciel ! j'avais une âme pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Comment

« suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur.

« Permettez ! Ah ! permettez que je savoure le bonheur d'espérer d'être aimé... aimé de celle... Trône du monde ! combien je te vois au-dessous de moi !

« Daignez donc, belle Annette, m'apprendre l'accueil que vous faites à cette sincère déclaration, ou plutôt, n'écrivez pas. Le papier n'est pas digne de recéler vos précieuses pensées. Mais veuillez m'accorder un petit entretien. Dimanche, pendant la



« grand'messe, laissez la porte du fond du jardin entr'ouverte.
 « Je passerai par la ruelle de derrière, ce qui me fera moins
 « remarquer que dans la rue.
 « Alors je vous parlerai de mes projets d'établissement, car je
 « quitte bientôt le service et vous
 « verrez à vos pieds celui qui se
 « déclare pour la vie

« VOTRE CASIMIR. »

Une heure après la lettre était à la poste.

Par malheur le facteur, qui savait à quoi s'en tenir sur l'exactitude de l'adresse, jeta simplement l'enveloppe dans la boîte en sonnant ses deux coups habituels pour indiquer qu'il venait de passer.

Ce fut Cécile qui alla prendre elle-même le courrier. Tout de suite la grosse écriture lui sauta aux yeux et la mit en défiance. Et puis elle vit au timbre que la lettre venait de X... même.

L'œil sévère, elle entra dans la cuisine.

« Annette, vous connaissez du monde ici? »

La petite bonne rougit et répondit :

« Non, mademoiselle.

— Cependant voilà une lettre pour vous qui a été écrite certainement par quelqu'un de la ville. »

Annette devint écarlate.

« Je vais l'ouvrir devant vous, poursuivit la vieille fille, et nous allons voir ce qu'elle contient. »

Annette, défaillante, n'eut pas la force de protester et Cécile déchira l'enveloppe. Mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le feuillet déplié qu'elle poussa une exclamation et sortit en disant :

« Je vous reparlerai tout à l'heure. »

Elle courut trouver ses sœurs et toutes trois prirent connaissance de la prose du caporal.

C'était une indignité ! une horreur !

Annette dut comparaître devant le trio assemblé et successivement Victorine, Cécile et Sidonie la couvrirent de honte et de mépris.

La mère, appelée par dépêche, arriva le soir même et battit sa fille, en criant qu'elle « déshonorait la famille. »

Enfin Annette parvint à se faire entendre au milieu de ses larmes et raconta l'aventure, en jurant qu'elle disait la vérité.

Sur les instances de la mère, les trois demoiselles consentirent à garder Annette, mais elles ne tinrent pas quitte le caporal.

Cécile et Victorine allèrent trouver le colonel et lui firent une déposition écrasante contre les audacieuses tentatives de Casimir.

Le colonel, qui avait fort envie de leur rire au nez, leur déclara que le fait d'écrire une lettre, si brûlante qu'elle fût, ne tombait pas sous le coup de la loi militaire. Il ajouta que Casimir Barcil était d'ailleurs un fort bon sujet, car il le connaissait.

Alors les vieilles filles conçurent un projet machiavélique.

Après s'être longuement consultées elles adressèrent au caporal ces mots d'une écriture à peu près imitée de celle d'Annette :

« Monsieur,

« Je vous attendrai dimanche à onze heures. La porte sera
 « ouverte. »

Et le dimanche, après être allées à une messe du matin, elles envoyèrent Annette à la grand'messe et s'embusquèrent dans la cuisine.

Bientôt Cécile, qui jouait le rôle de sentinelle avancée dans le couloir, se replia en annonçant l'approche de l'ennemi. En effet, on entendit craquer le sable de l'allée et un léger « Hem ! hem ! » retentit derrière la porte. Puis le battant s'ouvrit et une tête passa, une bonne figure ronde, frais rasée, avec deux yeux brillants et une moustache toute naissante. Le corps suivit et le caporal apparut.

Alors il vit le trio et fit mine de fuir. Mais Victorine lui dit d'un ton sec :

« Restez, monsieur ! »

Elles étaient là toutes les trois, assises de front derrière la lourde table, comme des juges, Victorine, très digne, avec une mantille sur ses cheveux blancs ; Cécile, humble mais décidée, et Sidonie, avec ses bandeaux de cérémonie qui brillaient de tout leur neuf.

Casimir, interloqué, les regardait bouche bée.

« Monsieur, commença Victorine, vous appartenez à une caste

qui se croit tout permis, et, sans respect pour notre demeure, vous avez tenté d'y faire pénétrer la séduction en vous attaquant à une innocente jeune fille. »

Casimir essaya de balbutier, mais toutes trois ensemble l'interrompirent :

« C'est mal, monsieur, très mal, et c'est indigne d'un Français. »

Pour le coup, Casimir se redressa :

« Ah ! par exemple ! Je ne voudrais pas vous flanquer de sottises parce que vous êtes du sexe, mais, vrai ! faudrait pas me dire souvent des choses pareilles. »

Il avait l'air crâne et les trois demoiselles se regardèrent avec inquiétude.

Victorine paya d'audace :

« Votre colonel est prévenu... »

Le caporal pâlit.

« Et si vous n'avez pas le courage de réparer votre mauvaise action, nous saurons de ce que nous avons à faire. »

Elles n'en savaient rien du tout, mais le nom du colonel avait produit son effet. Casimir déclara timidement :

« Mais je veux bien, moi, réparer... quoique je n'aie rien dégradé... Seulement, dites-moi comment faire... »

— En épousant, monsieur. »

Casimir ne s'attendait pas à cela. Il se gratta la tête.

Alors Victorine, qui avait machinalement pris une cuillère en bois, frappa du manche sur la table comme un commissaire-priseur :

« Allons, décidez-vous... Une fois !... »

Au fond Casimir trouvait Annette fort à son goût. Il cria tout de suite :

« Ça va !... J'accepte ! »

Les trois sœurs eurent

entre elles un coup d'œil de triomphe.

Elles avaient dompté l'armée !

CH. DE COYNART.

(Illustrations de Eugène Cottin.)

